

J'AI SIMPLEMENT MARCHÉ

Journal d'un pèlerin imparfait sur le
chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle

Michele Colucci



2026

SLPC

Copyright © Michele Colucci
Traduit de l'original italien par Grazia Rapacciuolo
Conception graphique de la couverture : Francesca Negri
Mise en page : Antonella Frattini
ISBN : 979-12-82739-01-6
Première édition : septembre 2026

*À mes amis pèlerins, rencontrés sur le Chemin et dans la vie.
Merci pour ce bout de route à vos côtés.*

Ultreia ! Et suseia !

Le chemin que j'ai parcouru pas à pas vers Saint-Jacques



TABLE DES MATIÈRES

Le chemin que j'ai parcouru pas à pas vers Saint-Jacques	5
Avant le départ : préparatifs physiques et mentaux.....	9
Samedi 25 avril 2026 : le jour du départ.....	19
Dimanche 26 avril : Roncevaux, ou la montagne, le brouillard et l'humanité.....	27
Lundi 27 avril : « Dans le doute, je mange... »	39
Mardi 28 avril : vers Pampelune, ou les pèlerins quatre étoiles.....	49
Mercredi 29 avril : Bouddha et la vitesse	57
« casse-croûte.....	57
Jeudi 30 avril : entre l'orge et le blé, églises et linge étendu.....	63
Vendredi 1er mai : de l'eau et du vin, et le Hollandais qui a trouvé l'amour (et un bar) sur le Chemin.....	69
Samedi 2 mai : Viana, Logroño, la pluie et les Erasmus du destin.....	75

Dimanche 3 mai : la Rioja, la retraitée anglaise et le luxe absolu d'un Parador	83
Lundi 4 mai : le Chemin selon Noé	91
Mardi 5 mai : <i>Napul'è</i> , la montagne de l'Oie et quarante-neuf kilomètres de délire	97
Mercredi 6 mai : Gigi D'Alessio et la Meseta.....	103
Jeudi 7 mai : Saint Nicolas de Bari au milieu du Chemin.....	111
Vendredi 8 mai : les larmes et la pluie	119
Samedi 9 mai : là où les autres voyaient le vide.....	129
Dimanche 10 mai : l'histoire de Saint-Jacques-de-Compostelle	133
Lundi 11 mai : León sous la pluie	141
Mardi 12 mai : humiliation atmosphérique.....	147
Mardi 13 mai : déjeuner diplomatique sur un malentendu et un SPA.....	155
Jeudi 14 mai : la vie qui recommence	161
Vendredi 15 mai : Ando.....	171
Samedi 16 mai : le dernier Chemin et ce « <i>allez</i> » comme un soupir	175
Dimanche 17 mai : le <i>chuletón</i> fatal.....	183

Lundi 18 mai : une petite humanité fatiguée et heureuse.....	193
Mardi 19 mai : le Chemin change de lumière.....	199
Mercredi 20 mai : Saint-Jacques ne va pas s'enfuir!	209
Jeudi 21 mai – Première partie : l'Europe est née en pèlerinage à Compostelle	213
Jeudi 21 mai – Deuxième partie : j'ai simplement marché	219
Vendredi 22 mai : le dernier tampon et la messe du pèlerin.....	223
Épilogue – Le retour	229
Remerciements et vœux.....	233

Avant le départ : préparatifs physiques et mentaux

J'ai peu dormi la nuit avant le départ. Un peu à cause d'un rhume, un peu à cause d'une dent qui s'est cassée juste à ce moment-là. Et puis parce que certains voyages démarrent avant le décollage : quand la tête est déjà ailleurs et le corps ne tient plus en place.

En vérité, le Chemin commence bien avant le moment d'enfiler son sac à dos, quand quelqu'un vous demande : « Pourquoi tu fais ça ? » et que vous ne savez pas quoi répondre. Ou pire, vous avez le sentiment qu'une réponse trop précise gâcherait tout.

Je rêvais de faire ce voyage depuis des années. J'étais peut-être en quête de spiritualité ou j'avais juste besoin de m'éloigner quelques semaines du bruit du monde et des sollicitations infinies qui remplissent nos journées. J'avais besoin de silence, d'espace, de temps pour moi.

Saint-Jacques m'attirait de façon entêtante, comme si cette ville lointaine m'attendait en secret. Je n'avais pas de dévotion particulière ni de promesse à tenir. Pourtant, chaque fois que quelqu'un parlait du Chemin, une étincelle s'allumait en moi. C'était un

mélange de curiosité et d'inquiétude. La sensation qu'il existait quelque part une route que je devais, tôt ou tard, parcourir. Je ne cherchais ni réponses ni révélations, j'avais juste l'impression que Saint-Jacques-de-Compostelle m'appelait.

Année après année, cette idée perdurait, discrète et tenace, sans être assez forte pour m'obliger à partir, ni assez faible pour l'oublier. Elle restait à l'arrière-plan de ma vie, attendant son heure. Or la vie continuait de défiler. D'abord le travail, puis la responsabilité des enfants et, enfin, les parents qui vieillissent et tombent malades, parfois gravement. Chaque année, je me répétais : « L'année prochaine, c'est la bonne. » Et chaque année, il y avait toujours une bonne raison de reporter.

À un moment donné, j'ai compris une vérité très simple et, en même temps inconfortable : pour le Chemin, il n'y a pas de moment idéal. Il n'y a que des gens qui continuent à le remettre à plus tard jusqu'à ce que leur corps, leur peur ou la vie décident pour eux.

La décision fut abrupte. Pas irresponsable, mais soudaine. Certaines décisions importantes ne se

planifient jamais vraiment. On finit simplement par comprendre que, si on ne part pas tout de suite, on risque de ne plus partir du tout.

Sincèrement, je n'ai pu partir que grâce aux personnes qui m'ont soutenu sans jamais me faire culpabiliser de ce désir apparemment absurde de traverser à pied tout le nord de l'Espagne pendant plusieurs semaines.

Ma femme, la première, m'a compris et encouragé dès le début. Me connaissant, elle avait peut-être aussi besoin de vérifier que, huit cents kilomètres plus tard, j'allais rentrer à la maison plus éclairé et si possible plus rangé. Puis mes enfants qui, compte tenu de ma condition physique, me donnaient raisonnablement cinq jours – sept tout au plus – avant mon retour.

Ensuite mon frère, à Milan. Son message résonne encore en moi :

— « Pars tranquille. Je m'occupe de maman et papa. Si seulement je pouvais faire le Chemin moi aussi... »

Certaines phrases sans bruit laissent une empreinte profonde.

Car le Chemin se parcourt seul, mais on ne part jamais vraiment seul. Il y a ceux qui vous accompagnent physiquement et les invisibles qui vous soutiennent de chez eux, en gérant le quotidien pendant que vous essayez, pour une fois, de ralentir le rythme.

Mes collègues ont eux aussi compris immédiatement. Aucune ironie, aucun soupçon de crise mystique du fonctionnaire. Au contraire, ils m'ont encouragé avec une tendresse inattendue. Ça m'a beaucoup touché. Nous pensons souvent que le monde du travail n'est fait que de procédures et de longues réunions de plus en plus virtuelles, pourtant, derrière les bureaux, il y a des êtres humains capables de reconnaître le besoin profond de s'arrêter et de respirer.

Cependant, le Chemin impose aussi des décisions très concrètes, avec des conséquences inévitables sur le corps et l'esprit. Dans les derniers jours précédant le départ, je suis entré dans une spirale psychologique dominée par une seule question fondamentale : combien doit peser un sac à dos pour permettre de trouver Dieu sans détruire définitivement ma colonne vertébrale ?

J'ai passé des heures dans des magasins spécialisés à écouter des vendeurs parler de panneaux dorsaux ergonomiques, de systèmes de ventilation et de répartition du poids avec tant d'expertise que j'ai eu honte d'avoir cru qu'un sac à dos c'était juste un sac à dos. Après une demi-heure de conseils, j'avais l'impression qu'un mauvais choix n'allait pas seulement compromettre mon Chemin, mais l'équilibre géopolitique de l'Europe occidentale tout entière.

J'ai regardé des dizaines de vidéos YouTube dans lesquelles des pèlerins scandinaves et américains, d'un calme inquiétant, expliquaient comment plier un tee-shirt technique « pour gagner de la place et libérer son âme ». J'ai lu des livres sur le Chemin, vu *The Way*, ce film américain qui vous persuade qu'à l'arrivée à Saint-Jacques vous trouverez automatiquement la paix intérieure et l'illumination, puis *Buen Camino*, film italien nettement plus ironique.

Entre-temps, j'ai pris des cours d'espagnol avec María Elena, ma professeure aussi patiente que douée, qui a tenté pendant des semaines de me préparer psychologiquement et linguistiquement à la survie

ibérique. Grâce à elle, je suis arrivé en Espagne avec l'impression de déjà connaître le Chemin, ses plus beaux paysages, ses monuments, sa gastronomie, ses traditions et quelques mots indispensables à la survie du pèlerin. Quoi qu'une fois sur place, au début, mon vocabulaire opérationnel se limitait à : *un café solo, por favor, una cerveza sin alcohol, muchas gracias* et *¿dónde está la lavandería?*.

Tout le monde prodiguait des conseils : « N'emporte que l'essentiel », « deux changes suffisent. », « le superflu te pèsera une tonne ». Oui, d'accord. En attendant, personne ne vous explique ce qu'est réellement l'essentiel, quand vous contemplez vos tee-shirts, vos caleçons et vos chaussettes éparpillés sur le lit et que vous essayez de deviner combien il en faut pour traverser l'Espagne, tout en préservant votre dignité, votre santé mentale et des relations sociales convenables.

À force d'ajouter et de retirer des affaires, j'ai finalement réussi cet exploit héroïque de remplir un sac à dos avec seulement six kilos et demi de vêtements et d'équipement de randonnée adaptés à toutes les conditions météo. Pour la plupart des

pèlerins, c'est un triomphe de minimalisme zen. Pour moi, c'est encore beaucoup trop lourd.

La semaine précédant le départ, j'ai fait une répétition générale : vingt-deux kilomètres, de ma maison d'Overijse en Belgique, jusqu'à Louvain, sans sac à dos. Je suis arrivé anéanti. Détruit physiquement, moralement, jusque dans certains muscles dont j'ignorais l'existence. Je me souviens encore d'avoir eu cette pensée parfaitement lucide à mi-parcours : « Je ne verrai jamais Saint-Jacques. Au mieux, on me retrouvera quelque part en Flandre, adossé à un mur, demandant de l'assistance spirituelle à un cycliste. »

Restait à régler le drame des chaussures. Je chausse du quarante-huit et demi, ce qui constitue déjà dans la vie de tous les jours une forme de marginalité sociale. Tous les experts du Chemin me répétaient la même phrase terrifiante : « Tu dois prendre au moins une pointure au-dessus, parce que les pieds gonflent. » Une pointure au-dessus ? Certes, mais en attendant, dans les magasins, les vendeurs me regardaient comme si je cherchais des skis nautiques dans une station de montagne.

Avant le départ, j'ai tout vérifié au moins quatre fois : documents, médicaments, chargeurs, drap-sac, poncho de pluie (tout en étant convaincu de jamais n'avoir à l'utiliser) et chapeau. Pourtant, je continuais à avoir l'impression d'avoir oublié quelque chose d'important. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que j'avais oublié de me préparer au silence. Au silence distinctif des heures de solitude, qui vous pèse d'abord sur les épaules avant de vous vider lentement de l'intérieur. Celui qu'aucun appel téléphonique, courriel ou réunion, ne peut interrompre.

Pendant des années, j'ai mesuré le temps en rendez-vous, notifications, échéances. Sur le Chemin, le temps change de nature : il se mesure en kilomètres, en fontaines trouvées au bon moment, en *bocadillos* mangés assis dans l'herbe et en personnes rencontrées par hasard qui, au bout d'une demi-heure, vous semblent des amis de longue date.

Surtout, le Chemin ne vous demande jamais qui vous êtes. Peu importe votre métier, votre compte en banque, vos titres ou votre position dans la société. Nous sommes tous égaux : des pèlerins fatigués, sales,

accablés par la chaleur ou transis de froid, affamés, à la recherche d'un bon repas et d'une connexion Wi-Fi.

Pour compléter le tableau, il y avait Wim, mon beau-frère, déjà converti au Chemin à deux reprises, parti pour une troisième aventure, et persuadé que traverser les Pyrénées constitue une forme avancée de thérapie spirituelle. Avec l'enthousiasme missionnaire typique des anciens de Saint-Jacques, il m'a pratiquement supplié de partir du Pays basque français plutôt que de Pampelune, contrairement à ce que j'avais initialement prévu pour esquiver le début particulièrement difficile du parcours.

Et c'est comme ça, que j'ai atterri à Bilbao, avec la sérénité limpide de celui qui ne sait absolument pas, ni où il va, ni où il dormira le soir-même. Saint-Jean-Pied-de-Port ou Pampelune : destin ou improvisation.

Samedi 25 avril 2026 : le jour du départ

Ma femme décide de m'accompagner à l'aéroport. Elle ne s'arrête pas au dépose-minute, non. Elle m'escorte jusqu'aux contrôles de sécurité et me dit en souriant :

— « Je veux être sûre que tu pars. »

Je me sens comme un enfant le premier jour de maternelle : petit sac à dos, léger traumatisme émotionnel, sans échappatoire.

J'atterris à Bilbao, au Pays basque, entouré d'un vert intense quasi émeraude. À la sortie de l'aéroport, je découvre par miracle qu'un bus direct dessert Donostia–Saint-Sébastien. Quand le hasard décide pour vous, il le fait souvent mieux.

Saint-Sébastien est aussi élégante que dans mon souvenir : raffinée sans ostentation, belle sans avoir besoin de se justifier. Je fais un détour rapide jusqu'à la cathédrale avant de repartir vers Bayonne, en France, pour vivre la première vraie expérience populaire du Chemin : la foire au jambon.

Moi, qui cherchais le recueillement spirituel, je me retrouve au milieu de milliers de gens en rose, de chants de supporters, de bière qui coule à flots et de têtes de petits cochons souriants qui me fixent à chaque coin de rue. Au cœur de ce joyeux chaos, prélude à mon parcours solitaire, je pense que la joie collective est peut-être aussi une forme de prière. Certainement plus bruyante qu'à l'église, mais tout aussi profondément humaine.

Je monte enfin dans le petit train pour Saint-Jean-Pied-de-Port : un unique wagon rempli de pèlerins, de sacs à dos gigantesques et de silences nerveux. Nous avons tous la même expression changeante mi enthousiaste mi anxieuse, de ceux qui se disent simultanément : « Ça va être une expérience merveilleuse ! » et « Qu'est-ce qui m'a pris de faire ça ? »

Après quelque temps, la panique me gagne en entendant certaines conversations : il reste très peu de places dans les hôtels et l'office de tourisme va bientôt fermer. Le stress monte en moi lentement avec la sensation très concrète d'être sur le point de passer ma première nuit mystique sur un banc français. Mais, au dernier moment, la chance tombée du ciel me sourit.

Je trouve une auberge et j'y arrive très tard, épuisé, lucide comme un pèlerin après douze heures de voyage. Le garçon de l'accueil me conduit à ma chambre sans dire grand-chose, tandis que je traîne mon sac à dos comme s'il était chargé de pierres du Vésuve, au lieu des six kilos et demi « d'essentiel ».

J'ouvre la porte. Deux lits superposés. Une lumière tamisée. Et deux jeunes Américaines en short de pyjama, parfaitement détendues, comme si partager une chambre avec des inconnus du sexe opposé était la chose la plus naturelle du monde. Je reste figé sur le pas de la porte avec l'expression d'un séminariste accidentellement catapulté dans un *college movie*.

— « Excusez-moi... il doit y avoir erreur. Je devrais être dans une chambre réservée aux hommes. »

L'une des deux jeunes femmes, Katherine, du Wisconsin, me regarde en souriant. À peine plus de vingt ans, tresse blonde, l'air de considérer chaque imprévu comme une opportunité de développement personnel et la sérénité typique des Américaines qui font du yoga à l'aube, boivent des litres d'eau et trouvent *amazing* un jus de céleri.

— « Peut-être que tu ne connais pas encore l'esprit du pèlerin ? »

Elle me pose la question avec un tel naturel que, pour un instant, c'est moi le mec bizarre. Pour être honnête, à ce moment précis, je connais surtout l'esprit de l'embarras. Elle poursuit tranquillement :

— « Ici, tout le monde dort ensemble. Les femmes et les hommes. Il va falloir t'y habituer. »

Sans doute. En attendant, je continue à me sentir profondément mal à l'aise. Non par méchanceté, ni par malice. La faute à mon éducation catho des années quatre-vingt cumulée à quarante ans de réflexes sociaux. Dans une chambre avec deux inconnues en petite tenue, je m'attends à voir surgir tout à coup un curé ou une institutrice pour rappeler tout le monde à l'ordre.

Elles, totalement décontractées. Moi, pas du tout. Je pose mon sac en essayant désespérément d'éviter de regarder dans une direction précise. Et c'est à ce moment-là que je comprends qu'un pèlerin se défait peu à peu de ses conditionnements. Au départ, il

pense au poids de son sac à dos. Puis il découvre le poids véritable, celui de toutes les rigidités, des peurs élégantes et des habitudes, qu'il traîne en lui depuis des années sans s'en rendre compte.

Dans cette chambre improvisée, entre les sacs à dos éparpillés, les chaussures de marche humides et des Américaines parfaitement sereines face à mon trouble évident d'Européen à l'ancienne, je prends conscience que la fraternité ne naît pas de nos ressemblances, mais du fait de vivre ensemble dans le respect mutuel de nos différences, nos gênes et notre humanité fragile.

Plus tard, je me retrouve enfin avec le carnet du pèlerin dans les mains et le premier tampon — ou *sello*, comme on dit en Espagne — fraîchement apposé. Un geste simple, administratif, qui m'émeut et me donne plus de satisfaction que tous les tampons officiels reçus au cours de ma vie. Peut-être parce que celui-ci n'autorise rien, n'approuve rien, ne complique pas l'existence avec des annexes et des formulaires. Il témoigne du fait que j'ai trouvé le courage de me mettre en route.

Ce soir, dans la petite ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, je comprends que mon Chemin a commencé beaucoup plus tôt. Au moment où j'ai accepté d'avoir peur et de la dépasser. Quand j'ai arrêté de chercher une explication exhaustive. Je savais seulement que quelque chose m'appelait, sans être théâtral ou mystique. Ni voix céleste, ni révélation. Juste le besoin de marcher et de me retrouver moi-même.



Le Carnet du Pèlerin : c'est parti pour de bon !

Dimanche 26 avril : Roncevaux, ou la montagne, le brouillard et l'humanité

À six heures et demie, je suis déjà debout. La fenêtre est restée ouverte toute la nuit et l'air frais est entré dans la chambre avec la même détermination que ma mère quand elle ouvrait toutes les fenêtres au déjeuner de Noël parce que, selon elle : « l'air ne circule pas ici ».

Je me déplace en essayant de ne réveiller personne. J'ai appris que dans les chambres partagées et les dortoirs du Chemin, les gens — pas tous, à vrai dire — développent avec le temps des capacités inconnues de la civilisation moderne : marcher et respirer sans faire de bruit, ouvrir un sac à dos sans provoquer une explosion nucléaire.

Par chance, Katherine du Wisconsin a déjà préparé le café dans la cuisine partagée. Elle est réveillée depuis Dieu sait combien de temps et se déplace avec l'efficacité souriante de qui considère parfaitement normal d'aider des inconnus à sept heures du matin. À partir de ce moment-là, le Wisconsin est entré

durablement dans ma géographie sentimentale, juste après Naples et immédiatement avant Bruxelles.

J'achète un croissant chaud, fais le plein d'eau et me mets en route. Le pèlerin médiéval affrontait le Chemin avec sa foi, un bâton et l'esprit de sacrifice. Le pèlerin moderne, lui, part avec de la caféine, des glucides, des pansements Compeed et une gourde d'un litre qui, après quelques pentes, pèse autant qu'un mini-frigo.

Le premier tronçon est redoutable : montée raide, brouillard épais, visibilité réduite à cinq mètres. Je pense à mon beau-frère, qui m'a convaincu de partir des Pyrénées françaises « pour admirer le paysage », modifiant tous mes plans. Quel paysage ? Ce matin, je pourrais tout aussi bien me trouver dans les Alpes, en Écosse ou dans un documentaire sur la toundra islandaise : on ne voit absolument rien !

Et pourtant, ce brouillard a quelque chose de profondément symbolique. Sur le Chemin, comme dans la vie, on avance souvent sans voir où on va. Il suffit de repérer la prochaine flèche jaune. Le reste suit, inexplicablement.

Après six kilomètres d'ascension sous une pluie fine et humide — cette pluie basque qui techniquement ne tombe pas mais vous poursuit obstinément — j'arrive au premier refuge. Sans doute à cause de la faim, de la fatigue ou d'un léger vertige causé par le dénivelé, j'y mange ce qui me semble être la meilleure tortilla du monde. Dans certaines circonstances, la frontière entre la gastronomie et la théologie s'amenuit. Je suis sincèrement convaincu que Dieu se manifeste aussi dans les pommes de terre, les œufs et l'huile d'olive espagnole.

Toujours au refuge, j'entends plusieurs personnes parler à voix basse d'un pèlerin coréen qui s'est senti mal un peu plus tôt sur le parcours, avant de s'effondrer au sol. Plus tard, j'apprends qu'il est décédé. Et là, je pense : « Ça commence bien ! Michele, essaie de ne pas finir comme lui ! » Atteindre le paradis avant Saint-Jacques ne fait pas partie du projet. Je réalise que le Chemin n'est pas une promenade folklorique avec un sac à dos et un coquillage, mais un lieu où la vie, la fatigue, la fragilité et la mort marchent ensemble, à quelques mètres d'écart.

Sur le sentier, je rencontre deux Anglaises très sympathiques et bavardes : Rachel et Susanne. Elles se connaissent depuis des années. C'est une évidence. Elles terminent les phrases l'une de l'autre, débattent de n'importe quel sujet avec un sérieux apparent puis éclatent de rire pour des raisons qui échappent aux non britanniques. Après quelques minutes seulement, nous discutons déjà comme de vieux amis, même si je continue à faire semblant de comprendre leur accent et qu'elles font probablement la même chose avec le mien.

Sur la route de Saint-Jacques, un phénomène étrange se produit, une sorte de miracle social. Des personnes qui, dans la vie normale, ne révéleraient pas leur code postal, après une demi-heure d'ascension, confient leurs divorces, leurs peurs, leurs crises existentielles, leurs maladies, leurs problèmes familiaux, leurs rêves inachevés et parfois des détails intestinaux que personne n'avait demandés. Quand vous marchez pendant des heures sans filtres et sans devoir constamment prétendre que tout va bien, les défenses tombent d'elles-mêmes.

Je parle aussi avec Thomas, un Slovène qui parcourt le Chemin avec sa femme, son beau-frère et son beau-père pour honorer la mémoire de sa belle-mère, décédée quelques mois auparavant et qui rêvait de le faire. Quand il raconte leur histoire, il n'y a aucune tristesse dans ses paroles, plutôt une sorte de tendresse acharnée qui persiste au-delà de la mort.

Certains marchent pour chercher quelque chose, d'autres pour remercier, d'autres encore pour emmener avec eux ceux qui ne peuvent plus marcher. Et d'un seul coup, c'est comme si nos sacs à dos transportaient nos deuils, nos amours, nos peurs, nos lassitudes et nos espoirs, en plus des gourdes et des vêtements techniques.

Passés les quinze premiers kilomètres, enfin au sommet, à plus de 1 400 mètres d'altitude, je suis littéralement au-dessus des nuages. Le ciel est d'un bleu irréel, les montagnes alentour d'un vert éclatant, et sous nos pieds s'étend une mer blanche de nuages qui ressemble au sol moelleux d'un monde suspendu. Pendant quelques minutes, personne ne parle vraiment. Nous nous contentons de contempler cette

beauté. Puis un jeune couple anglais dit tout haut ce que nous pensons tous :

— « *This is what we came for !* »

Et ils ont raison. Par moments, le Chemin suspend fatigue, transpiration et montées infernales, pour devenir quelque chose de beaucoup plus simple. Juste être là, au-dessus des nuages, avec la sensation rarissime d'être au bon endroit.

Je termine la dernière partie de l'étape avec Alyson, une Canadienne. Dans la descente, je lui indique tous les genêts qui bordent le sentier, avec l'enthousiasme d'un professeur suppléant de littérature italienne en voyage scolaire.

— « Regarde comme c'est magnifique ! Les genêts ! Un grand poète italien, Leopardi, a consacré un poème splendide à cette plante. C'est le symbole de la dignité humaine face à la nature, de la solidarité entre les hommes, de la fragilité de l'existence... »

Elle observe l'arbuste pendant quelques secondes puis, avec la sérénité scientifique de quelqu'un qui détruit un moment poétique sans le moindre effort, me répond :

— « Ah oui ? Au Canada, c'est une mauvaise herbe. »

La vision des genêts du Vésuve vole en éclats sous mes yeux comme une vitre brisée par un ballon. Et, en l'espace de cinq secondes, Leopardi passe de l'infini au combat contre les espèces envahissantes.

Quelques minutes plus tard, nous sommes suffisamment en confiance pour qu'elle me raconte avec calme et résignation qu'à la veille de son départ, son médecin lui a annoncé qu'elle perdrait progressivement la vue dans les années à venir à cause d'un glaucome. Je ressens le besoin de la prendre dans mes bras et de la réconforter.

C'est incroyable à quel point deux inconnus en sac à dos et le souffle court, peuvent devenir nécessaires l'un à l'autre pour un bout de chemin. Au fond, chacun porte un sac à dos invisible, en plus de celui qu'il a sur les épaules. Et quand vous rencontrez quelqu'un qui suit la même route que vous, c'est

naturel de partager un peu ce poids. Pas forcément pour trouver des solutions. Souvent, il suffit de savoir que quelqu'un vous écoute.

Le Chemin ne se résume pas à ses 779 kilomètres. Il est surtout fait des personnes qu'on rencontre, de leurs histoires, de leurs fragilités et des raisons — souvent tues ou évoquées avec pudeur — qui les mettent en marche. Presque tous ceux qu'on croise ici sont plus profonds qu'ils n'y paraissent à première vue. Ils sont marqués par la vie ou fragiles, infiniment plus humains de tout ce que j'avais pu connaître jusque-là.

Après neuf heures de marche dans les Pyrénées, Roncevaux apparaît au milieu d'une nature luxuriante, comme une vision accordée aux survivants. C'est ici que le paladin Roland mourut héroïquement en combattant des ennemis infiniment supérieurs. Moi, je combats des douleurs musculaires, un genou douteux et un dos qui se rappelle à moi constamment. À chaque époque ses héros.

À notre arrivée, nous sommes accueillis par les *hospitaleros*, tous néerlandais. Une dame extrêmement aimable m'explique qu'ils appartiennent à l'Ordre de

Saint-Jacques aux Pays-Bas et qu'ils viennent ici pour servir les pèlerins.

Je suis frappé par la simplicité avec laquelle elle dit *servir*. Dans le langage moderne, ce mot a presque disparu, remplacé par des termes plus élégants comme *performance*, *efficacité*, *leadership* ou *networking*. Et pourtant, ces personnes ont traversé l'Europe pour consacrer plusieurs semaines de leur vie à aider de parfaits inconnus. Dans un monde qui tend à récompenser la vitesse, l'égoïsme et la compétition au service du profit, rencontrer des gens qui offrent leur temps pour accueillir des étrangers a quelque chose de révolutionnaire.

Rachel et Susanne, arrivées avant moi, m'ont réservé un lit. Je suis agréablement surpris du fait que sur le Chemin des inconnus prennent soin de vous avec une spontanéité qui, ordinairement, ferait penser à une arnaque.

Je dors dans un grand dortoir de vingt-huit personnes qui, à leurs têtes, semblent toutes partager la même pensée : « Pourvu que personne ne ronfle, ne sente mauvais ou n'allume la lumière à trois heures du matin

pour chercher ses chaussettes. » Et surtout, j'espère que je ne serai pas celui qui ronfle, sent mauvais ou cherchera ses chaussettes.

La douche se révèle être une expérience spirituelle. Sûrement la meilleure de ma vie récente. Après une telle journée, l'eau chaude n'est plus une question d'hygiène : c'est de la miséricorde divine à l'état liquide.

Nous allons ensuite dîner tous ensemble autour de grandes tables rondes, formant une petite communauté provisoire. Demain, beaucoup auront disparu plus loin sur le Chemin, en avant ou en arrière, et je ne les reverrai peut-être jamais. Mais ce soir, nous sommes tous là, à Roncevaux. Vivants. Fatigués. Débarrassés de la boue accumulée sur la route. Et incroyablement heureux d'être là.

Tout me paraît encore invraisemblable. Alors, comme pour m'encourager face aux 740 kilomètres qui me restent, je me répète : « Un pas après l'autre, Michele. » Ce n'est pas seulement une manière de marcher. C'est aussi une manière de survivre aux dénivelés et peut-être, au fond, à la vie elle-même.



Dans les Pyrénées vers Roncevaux, au-dessus des
nuages :
« *This is what we came for !* »

Lundi 27 avril : « Dans le doute, je mange... »

Tout à coup, à six heures du matin, avec la délicatesse d'un char d'assaut, un *hospitalero* allume toutes les lumières du dortoir. Pas de bonjour, pas de réveil tendre et affectueux pour les pèlerins épuisés, simplement la certitude qu'à partir de maintenant, vous ne décidez plus quand vous réveiller.

La nuit, du reste, avait déjà été une expérience suffisante. Au-dessus de moi, dans le lit superposé, un Japonais d'âge indéchiffrable a dormi ou peut-être a combattu ses démons intérieurs. Il aurait pu avoir dix-huit ou trente-huit ans, ou être immortel. Aimable, silencieux, à l'état de veille, il était capable de transformer son lit en zone à forte activité sismique, une fois endormi. Le moindre mouvement produisait des ondes de choc qui traversaient toute la structure métallique jusqu'à mes vertèbres. S'ajoutaient ronflements et flatulences, dans une symphonie nocturne alternant vents et percussions avec une remarquable rigueur rythmique.

Avec la pudeur de celui qui redoute la vérité, j'ai demandé à Rachel et Susanne si, moi aussi, j'avais

ronflé. Elles m'ont regardé avec la compassion réservée aux coupables inconscients avant de répondre :

— « *Of course !* »

En quelques secondes, la dernière barrière défensive de mon ego s'est effondrée. Sur le Chemin, on découvre rapidement que personne n'est le héros de sa propre narration nocturne.

Nous nous préparons à partir. Passé le col de Roncevaux, tout paraît plus simple. Après avoir franchi une vraie montagne, la vie semble raisonnable sur quelques kilomètres. Quand j'entends quelqu'un qui m'appelle. C'est Simone, le jeune homme qui s'était assis le dernier à notre table la veille au dîner. Il avait peu parlé, le visage fermé et fatigué. Mais ce matin, je le retrouve complètement transformé : large sourire, regard vif, pas léger. Le Chemin accomplit aussi ce genre de petits miracles : le soir, il vous détruit ; le matin, il vous rétablit.

Nous poursuivons gaiement jusqu'à notre première halte pour un café et une tortilla. Au début du

Chemin, ce choix me paraît quelque peu discutable aux premières heures de la journée, mais parfaitement acceptable au regard du droit coutumier du pèlerin. Peu après, nous sommes rejoints par Annamaria et Lucia, deux Napolitaines, et Giuseppe, qui vit depuis des années à Rome. Nous continuons ensemble.

Giuseppe a déjà parcouru le Camino portugais et le Camino anglais jusqu'au Finistère. Il me raconte des paysages extraordinaires, des amitiés nées en quelques heures et des coïncidences qui semblent sorties d'un roman. Je l'écoute, subjugué, même si à ce moment précis, mon horizon spirituel est assez limité : réussir à atteindre l'étape suivante sans solliciter l'intervention d'un hélicoptère.

Un groupe spontané se forme, comme il arrive rarement dans la vie ordinaire et tout le temps sur le Chemin. Des personnes qui ne se seraient probablement jamais croisées ailleurs, réunies par des chaussures poussiéreuses et une même visée.

Nous marchons à travers les paysages verdoyants du Pays basque, sur des sentiers tantôt larges, tantôt étroits, serpentant au milieu de forêts, prairies et

collines. L'air sent l'herbe mouillée et la terre. Nous parlons longuement, accompagnés par le bruit de nos pas et par ce silence confortable qui n'exige pas d'être constamment rempli de mots.

Puis la conversation atteint inévitablement son point culminant : le dîner du pèlerin de la veille. Les pâtes, pour employer un euphémisme, étaient restées très éloignées de la noble tradition méditerranéenne. Mais la faim, on le sait, est la meilleure cuisinière du monde. J'avoue alors que, ne faisant pas entièrement confiance au menu du pèlerin, j'avais prudemment mangé avant, au bar, des *croquetas de jamón*, des anchois et des calamars frits. Une stratégie préventive qui suscite l'admiration de mes compagnons de route.

C'est là que Simone déclare solennellement que, malgré son hésitation et sa méfiance devant cette assiette de pâtes à la consistance juridiquement indéfinissable, il s'est dit : « Dans le doute, je mange. » Et ces cinq mots résument toute une philosophie du Chemin et de l'existence. Face à l'incertitude, certains hésitent, d'autres réfléchissent, d'autres encore fuient. Et puis il y a ceux comme Simone, qui au lieu de

considérer le doute comme un obstacle, le voient comme un hors-d'œuvre.

Nous poursuivons jusqu'à Zubiri, qui en basque signifie « village du pont ». Après une longue journée de marche, toutefois, le pont passe au second plan. Ce que recherche vraiment le pèlerin, c'est un lit, une douche et la perspective rassurante de ne plus avoir à marcher pendant quelques heures.

Sur le Chemin, il existe peu de joies aussi pures et immédiates que d'entendre :

— « *Sí, hay cama.* »

Aucune poésie ne surpasse la disponibilité d'un matelas.

L'auberge qui nous accueille est spartiate mais convenable. Architecture typique du pèlerinage : murs fins, lits qui grincent ouvertement et salles de bain où l'eau passe sans préavis du glacial au brûlant, transformant chaque douche en expérience pénitentielle extrême capable d'expier instantanément tous les péchés.

Annamaria et Lucia, quant à elles, ont déjà réservé ailleurs. Ce sont des femmes prévoyantes, qualité qui distingue les sages des improvisateurs. Giuseppe, Simone et moi appartenons plutôt à l'école du « on verra bien ce qui arrive », une méthode scientifiquement discutable mais statistiquement efficace, suspendue quelque part entre la foi en la Providence et l'inconscience pénalement répréhensible.

Avant le dîner, je sors acheter à la pharmacie un peu de vaseline pour soulager certaines zones rougies par les frottements. Tout le monde m'avait mis en garde contre les ampoules. Personne, ne m'avait parlé des irritations cutanées. Après seulement deux jours de voyage, je découvre que le pèlerin contemporain parle rarement de foi, de philosophie, d'art ou d'éthique. Il parle plus souvent de pieds, d'ampoules, de tendinites, de chaussettes techniques, de pommades et de pansements. Le Chemin est probablement le seul endroit au monde où vos compagnons de voyage examinent vos pieds avec la concentration et le professionnalisme d'une équipe médicale.

À la pharmacie, je trouve une file silencieuse de pèlerins boiteux qui ressemblent à des vétérans revenant du front. Chacun exhibe sa blessure avec la fierté d'un ancien combattant. Un Allemand décrit une ampoule de la taille d'une pièce de deux euros tandis qu'un Australien pose son pied sur le comptoir avec un naturel qui aurait choqué n'importe quel client ordinaire. La pharmacienne travaille avec le calme expérimenté de quelqu'un qui a déjà tout vu : infections, drames podologiques, crises existentielles et probablement quelques amputations symboliques.

Le dîner est prévu à six heures de l'après-midi dans l'unique restaurant ouvert du village, car à sept heures trente un taxi doit venir chercher nos deux amies. Pour moi, qui vis depuis trente-trois ans en Belgique, six heures c'est une heure parfaitement normale, presque institutionnelle. Dans certaines régions du nord de l'Europe, si vous n'avez pas encore mangé à cette heure-là, votre famille vous donne pour disparu. Pour mes nouveaux amis italiens, en revanche, cet horaire ressemble plutôt à une mesure de détention préventive. Giuseppe regarde sa montre comme on regarde une sentence injuste. Au fond de lui, c'est probablement encore l'heure de l'apéritif.

Nous devons attendre longtemps, parce qu'une seule pauvre serveuse doit prendre les commandes et servir près de quarante pèlerins fatigués, transpirants et affamés, aux regards de moins en moins chrétiens et compatibles avec la spiritualité prônée par le Chemin. Quand le pain arrive enfin, nous le dévorons avec la rapidité de qui n'a pas vu un glucide depuis des siècles. La serveuse nous demande si nous voulons le menu du pèlerin d'un ton laissant entendre qu'il s'agit d'un choix moral. Aucun de nous n'ose commander autre chose. Le menu du pèlerin ne se refuse pas. C'est une sorte de sacrement laïque.

Quand Annamaria et Lucia s'en vont, trois Brésiliennes que Giuseppe a rencontrées la veille rejoignent notre table. Je les observe avec l'assurance de quelqu'un qui va commettre une erreur. À première vue, on dirait trois générations, trois sourires, trois visages unis par ce que j'imagine être le sang alors qu'il ne s'agit que du hasard.

Je m'adresse à la plus jeune, qui se trouve avoir vingt-deux ans et une beauté lumineuse, en m'exclamant avec enthousiasme innocent mais imprudent :

— « C'est formidable que vous soyez venues toutes les trois : la grand-mère, la mère et la fille ! »

Un silence immédiat s'abat sur la table. Le genre de silence qui arrive sans bruit mais provoque de gros dégâts. La jeune femme me regarde. La dame que j'ai élevée au rang de grand-mère à cause de ses cheveux blancs m'observe plus attentivement. Puis tombe la réponse :

— « Quelle grand-mère ? C'est l'amie de ma mère ! »

Je veux disparaître. Pas métaphoriquement. Réellement. Me dissoudre dans l'air comme la poussière sur le sentier. Il existe des erreurs qu'on peut corriger et d'autres qui exigent une nouvelle identité et un déménagement sur un autre continent.

Au lieu de m'aider, Giuseppe et Simone baissent lentement les yeux vers leur assiette, feignant soudain un intérêt scientifique pour les frites. Ils m'abandonnent seul face à une gaffe aussi terrible qu'impardonnable. Je tente un sourire diplomatique, mais mon visage me trahit.

Le Chemin forge l'âme, renforce le corps et, à l'occasion, détruit une réputation personnelle et intellectuelle en moins de dix secondes. À partir de ce moment-là, je parle peu et je mange beaucoup. Après tout, après avoir perdu ma dignité, je peux encore commander le dessert, toujours et rigoureusement inclus dans le menu du pèlerin.

Mardi 28 avril : vers Pampelune, ou les pèlerins quatre étoiles

Nous nous réveillons tôt tandis que, dans la cuisine, les pèlerins asiatiques préparent déjà des nouilles fumantes. J'admire sincèrement ceux qui sont capables de cuisiner quelque chose d'élaboré avant sept heures du matin. Moi, à cette heure, j'essaie encore de me souvenir de mon prénom et de ma position géographique.

Nous nous retrouvons tous à la boulangerie de Zubiri devant un cappuccino et un croissant, avec la conviction naïve des pèlerins au réveil qu'aujourd'hui nous arriverons tranquillement à Pampelune.

Les boulangeries sur le Chemin sont bien plus que de simples fournils. Pour le pèlerin, elles sont un service d'urgences spirituelles où récupérer des calories, de l'optimisme et la confiance dans ses capacités motrices. À cette heure matinale, l'odeur du pain fraîchement sorti du four a des propriétés thérapeutiques. Naturellement, personne ne pense encore à la fatigue, aux montées ou au poids du sac à

dos qui s'alourdit mystérieusement chaque jour comme si la nuit quelqu'un y glissait des briques.

Le parcours est magnifique. Nous traversons des forêts de hêtres et de chênes, accompagnés par le murmure de l'eau qui court dans des rivières et des torrents de carte postale. Des chevaux élégants comme des champions de concours hippique, des vaches placides et des chèvres nous observent en silence avec ce regard ancestral et légèrement critique que les animaux réservent aux êtres humains quand ils entreprennent des efforts considérables sans raison apparente.

Pourtant, nous sommes joyeux. Après seulement quelques jours de Chemin, une forme particulière d'euphorie collective s'installe : on dort parfois mal, on marche beaucoup trop, on souffre partout et pourtant on est heureux.

Moi, j'entre rapidement dans ma phase d'enfant en sortie scolaire. Je m'arrête et demande à tout le monde avec un enthousiasme démesuré : « *Where are you from ?* » Littéralement de partout : Australie, Brésil, Canada, Allemagne... Et je suis frappé par le nombre

impressionnant d'Asiatiques. Pendant des heures, je continue à me demander : « Mais combien sont-ils sur le Chemin ? »

Puis je réalise peu à peu qu'ils sont presque tous sud-coréens. Existe-t-il un gigantesque accord secret entre Séoul et Saint-Jacques-de-Compostelle ? Une excursion scolaire nationale ? Un plan coréen d'expansion spirituelle ? Je découvrirai plus tard que l'explication est beaucoup moins complotiste. En Corée du Sud, le Chemin est devenu un phénomène culturel. Livres, documentaires, émissions télé et forte tradition de quête intérieure ont fait de Saint-Jacques une destination extrêmement prisée.

Nous traversons des bourgs resplendissants où chaque pèlerin accomplit toujours le même rituel : entrer « juste pour prendre un café » et ressortir — du moins dans mon cas — quarante minutes plus tard avec une tortilla, un jus d'orange, du *pan con tomate* et un nouveau tampon sur le carnet.

Quand nous arrivons enfin à Pampelune, nous prenons immédiatement les photos officielles du

parfait pèlerin international : bâtons bien visibles, corps détruits mais sourire de survivants.

Pampelune ne m'est pas totalement inconnue. Je l'avais déjà visitée des années auparavant et je la retrouve exactement comme dans mon souvenir : vivante, joyeuse, élégante sans prétention. Je suis une nouvelle fois impressionné par la Plaza Consistorial, dominée par le magnifique *Ayuntamiento*, l'hôtel de ville, avec sa façade baroque richement décorée, ses balcons en fer forgé et les drapeaux flottant au-dessus de l'entrée. Un de ces édifices qui réussissent à être solennels sans être froids.

Cela dit, après trois jours de Chemin, je dois reconnaître que mon attention est surtout attirée par l'étonnante concentration de centres de massage pour pèlerins. Manifestement, quelqu'un à Pampelune a compris qu'après vingt ou trente kilomètres à pied, une enseigne comportant les mots *massage des pieds* exerce sur le pèlerin moyen une attraction plus puissante qu'un monument historique du XVIIe siècle.

Le destin décide ensuite de nous récompenser. Je trouve une promo extraordinaire sur *Booking* et

Simone et moi partageons une chambre dans un hôtel quatre étoiles. Nous entrons dans le hall en traînant nos sacs à dos, vêtus comme des pèlerins médiévaux pauvres et mal en point : chaussures couvertes de boue, chapeaux imprégnés de sueur, bâtons de randonnée et cette odeur particulière mêlant fatigue, soleil et dignité compromise.

Devant nous, des touristes impeccablement élégants s'enregistrent en parlant à voix basse. Nous, nous ressemblons à deux rescapés d'une catastrophe naturelle. Je me souviens encore du contraste entre le parfum sophistiqué de la réception et celui qui flottait autour de nous. Une fragrance qui aurait pu s'appeler « *Eau de Camino Intense* ». La réceptionniste, professionnelle admirable et habituée à ne pas juger, ne bronche pas.

Nous entrons dans la chambre et le miracle se produit : la baignoire. Blanche. Immense. Éblouissante. Après la dernière douche partagée de l'auberge précédente, ses boutons mystérieux et une eau passant sans préavis de la congélation cryogénique à l'éruption volcanique, cette baignoire est un cadeau du ciel. Je m'y jette avec l'enthousiasme d'un hippopotame migrateur. J'y reste

immergé près de deux heures. À un moment donné, je crois m'être carrément endormi. Si Simone n'était pas venu vérifier que j'étais encore vivant, on m'aurait probablement retrouvé le lendemain au même endroit, transformé en pèlerin bouilli.

Après avoir déposé notre linge dans une laverie automatique, nous retrouvons le soir Annamaria, Lucia et Giuseppe dans le centre-ville et décidons de fêter dignement la journée autour du célèbre *chuletón*, la gigantesque côte de bœuf espagnole. Deux philosophies de vie irréconciliables s'affrontent alors. D'un côté, Lucia et Giuseppe : « Bien cuite. » De l'autre, Annamaria, Simone et moi : « Saignante. » Deux civilisations qui se regardent sans se comprendre. Mais le Chemin enseigne la tolérance, y compris alimentaire.

Nous terminons la soirée autour d'une bière. Giuseppe nous salue parce que le lendemain il poursuivra seul vers une autre étape du Chemin. Ainsi nos routes se séparent à nouveau, tout naturellement. Sur le Chemin tout est intense, rien n'est définitif.



Arrivés à Pampelune : fatigués mais contents

Mercredi 29 avril : Bouddha et la vitesse
« casse-croûte »

Nous nous réveillons à l'aube ou, plus exactement, mon corps se réveille. Mon cerveau refuse obstinément de se mettre en marche. L'objectif est de partir tôt, comme les vrais pèlerins. Les disciplinés, spirituels et déjà lavés.

Dans la réalité, Simone et moi, nous nous traînons jusqu'à une boulangerie tels deux soldats des campagnes napoléoniennes, à la poursuite d'un cappuccino et de quelques sucres rapides comme unique forme de salut terrestre.

Nous quittons Pampelune encore endormie, élégante et totalement inconsciente du fait que deux hommes munis de bâtons de randonnée bruyants tentent de traverser la Navarre à pied pour des raisons qu'eux-mêmes ne comprennent pas complètement.

Nous passons devant l'Université de Navarre et je ralentis immédiatement. Les universités exercent sur moi un attrait inexplicable. Je pourrais passer des heures à lire des panneaux annonçant des conférences

du type « *Séminaire sur les droits et devoirs du pèlerin entre le XIIe et le XIIIe siècle* ». Simone, habitué à mes dérives académiques, me récupère avec la patience d'un éducateur canin.

Nous obtenons le fameux *sello*, devenu un geste rituel que nous accomplissons avec le sérieux de fonctionnaires du Vatican tamponnant des indulgences. Puis, nous repartons à la vitesse « casse-croûte », catégorie philosophique inventée par Simone et fréquemment évoquée. Il s'agit d'une démarche lente mais constante, structurée autour de la possibilité concrète de manger dans les quarante-cinq minutes à venir.

La Navarre qui s'étend devant nous est magnifique. Nous avançons sur des sentiers parfaits, au milieu de mille nuances de vert. Le blé est extraordinairement beau quand il est encore vert. La nature est si splendide que, pendant quelques minutes, j'en oublie le poids de mon sac à dos. Puis, naturellement, mon sac à dos se charge de me le rappeler.

Première halte à San Miguel, une minuscule chapelle silencieuse et recueillie. Le genre d'endroit qui donne

spontanément envie de réfléchir à la vie, au temps qui passe ou simplement de s'asseoir cinq minutes en prétendant la contemplation mystique et non la fatigue.

La montée vers l'*Alto del Perdón* est longue, venteuse et pédagogique, dans le sens où elle enseigne l'humilité. Le vent nous frappe avec une telle violence qu'à un moment donné je m'arrête de marcher pour commencer à négocier directement avec l'atmosphère. Autour de nous, des pèlerins de toutes nationalités avancent courbés comme des figurants d'un documentaire extrême de la BBC.

Quand nous atteignons enfin le sommet, quelque chose de difficile à expliquer se produit. Le panorama est immense. Le ciel paraît plus vaste que d'habitude. Le silence possède une densité différente. Moi, je souris comme un idiot contemplatif. Simone, quelques mètres devant moi, est ému. Et c'est à cet instant qu'on comprend que le Chemin a le pouvoir un peu déloyal d'ouvrir des tiroirs intérieurs qu'on gardait fermés depuis des années, recouverts de travail, de petites blessures et de préoccupations.

Naturellement, immédiatement après ce moment de spiritualité élevée, nous prenons au moins une trentaine de photos du monument des pèlerins, cherchant l'angle héroïque qui dissimulera nos visages ravagés par la fatigue. La vanité survit à tout. Même lorsqu'on a traversé les douces collines de Navarre et qu'on des mines de déterrés.

Puis, un peu plus loin, de l'autre côté de la route, presque caché, j'aperçois un mémorial dédié aux victimes de la guerre civile espagnole. Quatre-vingt-douze noms. Le plus jeune avait dix-sept ans. Mon Dieu, dix-sept ans. Il aurait pu être mon fils. Et brutalement, tout change de tonalité. Même le vent semble différent. Pendant quelques minutes, je reste silencieux. Le Chemin fait aussi cela : il vous fait passer de la légèreté à la mémoire douloureuse sans avertir.

Nous repartons un peu plus fatigués et peut-être aussi un peu plus conscients de l'histoire de ce territoire. Peu à peu, la vie reprend son cours. Les prairies redeviennent vertes, les monastères romans réapparaissent et, surtout, la question fondamentale

qui unit tous les pèlerins de la planète revient : « À ton avis, il est encore loin le prochain bar ? »

Nous arrivons à Puente la Reina sous une pluie fine, de celles qui ne mouillent pas vraiment mais qui vous convainquent que vous êtes dans un film d'auteur espagnol. Nous entrons dans l'auberge et sommes accueillis par une gigantesque statue de Bouddha. Et là, le Chemin ne respecte définitivement plus aucune cohérence narrative. Pendant des jours, vous croisez des croix, des monastères, des citations de saints, des pèlerins mystiques et des prières médiévales, quand vous arrivez épuisés enfin à l'auberge et vous retrouvez face à l'illumination zen. Allez comprendre.

Il s'agit peut-être d'un message universel de paix. Ou peut-être le propriétaire a fait un voyage à Bali et ne s'en est jamais complètement remis. Quoi qu'il en soit, après plus de vingt kilomètres de marche, mes amis et moi développons une spiritualité extrêmement inclusive. Toute religion capable de garantir un lit, une douche et, si possible, une machine à laver obtient aussitôt notre respect théologique.



L'Alto del Perdón

Jeudi 30 avril : entre l'orge et le blé, églises et linge étendu

Réveil tardif. De ceux qui s'accompagnent d'un léger sentiment de culpabilité mais qui restent inévitables après une nuit presque blanche. Le corps présente l'addition et le Chemin, qui enseigne certes la discipline, rappelle parfois qu'on reste profondément humain.

La journée commence pourtant bien, même très bien. Petit-déjeuner dans un café du centre de Puente la Reina. Le genre de petit-déjeuner simple et savoureux, avec juste ce qu'il faut de bruit de fond, quelques pèlerins encore ensommeillés et cette atmosphère suspendue entre le sacré et l'ordinaire que seul le chemin de Saint-Jacques sait créer. Puis, arrive une remarque aussi drôle que désarmante de la part d'un client du café :

— « Tu n'avais pas assez d'églises à visiter en Italie ? »

Franchement, dit comme ça, le choix de traverser une bonne partie de l'Europe pour voir d'autres églises peut sembler discutable. Mais ici, il ne s'agit pas de «

voir d'autres églises ». Ici, chaque église fait partie du paysage, comme une extension naturelle des collines. Car la Navarre est une succession de verts, toute une gamme chromatique qui s'intensifie, pas après pas, comme si quelqu'un augmentait lentement la saturation du monde.

Au début, je ne comprends pas d'où vient cette incroyable diversité de nuances. Je me contente d'admirer le paysage en me disant qu'il est d'une beauté extraordinaire. L'explication me sera donnée quelques kilomètres plus loin par une Italienne qui tient un petit café au bord du Chemin. Elle est mariée à un Espagnol rencontré lors d'un précédent pèlerinage et accueille les voyageurs avec cette gentillesse simple qui semble être une spécialité locale. Quand j'entre, je la vouvoie sans réfléchir. Elle, me répond en me tutoyant et s'en excuse presque :

— « Sur le Chemin, nous sommes tous pèlerins. Ici, tout le monde se tutoie. »

C'est une phrase toute simple, qui me touche. Puis elle me montre les champs qui s'étendent tout autour. Elle

m'explique que le blé est d'un vert plus foncé tandis que l'orge est plus claire.

À partir de ce moment-là, je ne peux plus m'empêcher de le remarquer. Et il n'y a pas que le vert. Ça et là apparaissent les taches jaunes du colza en fleurs, si éclatantes qu'elles semblent illuminées de l'intérieur. Et les coquelicots rouges qui ponctuent les bords des champs comme des touches posées par un peintre impressionniste. Sous l'effet du vent, le vert profond du blé, le vert plus tendre de l'orge, le jaune du colza et le rouge des coquelicots se poursuivent et se mêlent dans un paysage qui change d'apparence à chaque rafale.

Nous traversons des villages, les uns après les autres. Tous différents. Tous les mêmes. Tous avec leur église — romane, sobre, parfaitement intégrée au paysage — et tous porteurs de cette harmonie impossible à concevoir intentionnellement. Vient un moment où s'arrêtent les comparaisons. On ne cherche plus « le plus beau », parce que chaque village a déjà gagné.

Et puis, voilà les pèlerins. Des pèlerins venus des quatre coins du monde. On se retrouve dans un petit

village de Navarre, entouré de langues qu'on ne comprend pas, mais unis par une intention qu'on reconnaît parfaitement. Chacun a ses propres raisons de marcher. Chacun porte un poids différent. Chacun cherche quelque chose ou tente d'abandonner quelque chose derrière lui.

Au milieu de tout ceci, on comprend que la plaisanterie du matin n'était vraie qu'à moitié. On n'est pas là pour voir d'autres églises. On est là pour faire, avec de parfaits inconnus, un bout de route qui, pour une raison difficile à expliquer, finit par nous ressembler.

Et précisément au moment où les jambes commencent à se faire sentir et où l'esprit se vide de pensées inutiles, elle apparaît enfin : Estella. Une petite ville charmante, qui n'a pas besoin de présentation. Elle dévoile peu à peu ses pierres, ses ponts et ses perspectives qui semblent avoir été conçues par un architecte particulièrement inspiré mais qui sont simplement le fruit de plusieurs siècles d'histoire bien préservée. Elle possède une élégance naturelle, comme si la beauté y était la norme.

La rivière Ega traverse paisiblement la ville. Les anciens ponts de pierre relient des quartiers qui semblent sortis d'un livre illustré sur le Moyen Âge. Partout surgissent des églises, des palais et des façades anciennes. L'église de San Pedro de la Rúa domine la ville depuis les hauteurs avec son célèbre escalier monumental qui provoque chez chaque pèlerin exactement la même pensée : « Je dois vraiment monter toutes ces marches ? »

Un peu plus loin, le Palais des Rois de Navarre affiche fièrement son élégante façade romane, tandis qu'avec une fierté comparable, moi j'exhibe les premiers signes évidents de fatigue. Pendant quelques minutes, je parviens à me comporter comme un touriste cultivé et sincèrement intéressé par le patrimoine historique. Puis j'aperçois un bar, une chaise libre et un menu du pèlerin. Et je retourne naturellement à mes vraies priorités.

Avec Annamaria et Lucia, nous partageons un appartement en plein centre. Notre première préoccupation est de laver notre linge et de l'étendre comme on peut sur le balcon. On dirait ces

photographies de draps tendus aux balcons des ruelles de Naples.

Nous retrouvons Simone un peu plus tard. Nous nous reposons ensemble sur la place du village, confus, fatigués, heureux, au milieu des pèlerins et des locaux.

Vendredi 1er mai : de l'eau et du vin, et le Hollandais qui a trouvé l'amour (et un bar) sur le Chemin

Quitter Estella le matin a quelque chose de solennel, presque théâtral. Comme tout départ digne de ce nom, celui-ci s'accompagne de petits rituels : récupérer le linge étendu avec confiance sur le balcon la veille, refermer le sac à dos avec la vague impression d'avoir oublié quelque chose qui, finalement, n'était pas si indispensable.

La douche est double. Non par luxe, mais par nécessité existentielle. La première pour se laver, la seconde pour se convaincre qu'on est réellement réveillé. Et tandis que le pèlerin moyen marche déjà depuis des heures, moi, je réussis à me perdre après seulement quelques pas. Un talent naturel.

Mes amis sont déjà partis. Il est déjà neuf heures quand j'atterris dans une boulangerie où je commande avec un enthousiasme excessif une quantité de nourriture largement suffisante pour deux personnes. D'ailleurs la serveuse, avec un regard oscillant entre curiosité et compassion, me demande où est mon ami.

Je n'ai pas le courage de lui expliquer que j'anticipe simplement les besoins caloriques de la journée. Je la laisse imaginer un compagnon invisible. Je repars seul. Moi et mon ami fantôme.

J'arrive bientôt à la célèbre *Fuente del Vino*, près de l'ancien monastère d'*Trache*, un ensemble bénédictin dont les origines remontent à près de mille ans et qui offre depuis des siècles repos et réconfort aux voyageurs en route vers Saint-Jacques. À gauche, le vin. À droite, l'eau. On dirait plutôt un choix existentiel qu'une simple question logistique. On ne croise pas tous les jours une fontaine qui distribue gratuitement les deux options. Depuis des années, les pèlerins s'y arrêtent pour la photographier, porter un toast, remplir leur gourde et raconter à leurs amis qu'ils ont trouvé le seul endroit au monde où le vin jaillit directement d'un mur.

Le vin mérite évidemment le plus grand respect. Il possède aussi l'avantage d'être probablement la seule boisson capable de transformer un pèlerin fatigué en philosophe improvisé. Mais il est encore tôt et je décide de conserver une apparence de respectabilité au moins jusqu'à midi. Je laisse donc le vin aux pèlerins

plus courageux ou moins prudents. Sur le Chemin, la frontière entre les deux catégories reste souvent assez floue.

L'eau, en revanche, est délicieusement fraîche. Le genre d'eau qui vous réconcilie avec le monde dès la première gorgée. Qui sait, si la civilisation est née autour d'une source similaire. Après quelques kilomètres de montée, même les plus grandes conquêtes de l'humanité passent au second plan face à une gourde pleine.



La Fuente del Vino

Je poursuis ma route parmi les vignobles et le silence. La Navarre s'ouvre devant moi avec cette élégance tranquille qui vous invite à ralentir, même quand vous n'en avez absolument pas l'intention. Puis, comme souvent sur le Chemin, le réel glisse doucement vers le surréel. Un minuscule bar apparaît au bord du sentier. Minuscule est un grand mot. C'est plus une idée de bar. À l'intérieur, de la musique. *Take Me Home, Country Roads*. À l'extérieur, deux Américaines dansent comme si elles étaient en Virginie-Occidentale.

Derrière le comptoir il y a René, un Hollandais. Il a marché sur le Chemin il y a des années. Il y a rencontré Elena. Il est tombé amoureux. Et suivant cette logique irréfutable que seul l'amour est capable de dicter, il a décidé de quitter son pays et son travail, de rester avec Elena et d'acheter ce bar. L'un de ces personnages que le Chemin ne vous fait pas seulement rencontrer, mais qu'il vous livre comme la preuve vivante qu'il existe une infinité de façons de changer de vie, à condition d'accepter de perdre un peu la raison.

Je reste en contact avec mes amis, très loin devant, et je rencontre entre-temps un pèlerin danois nommé

Oliver. Il est assis sur une chaise en plastique, immobile, majestueux, parfaitement heureux sous un arbre, avec l'air de régner sur un royaume invisible de champs de blé, d'orge, de colza et de coquelicots. Je ne sais pas depuis combien de temps il est là, mais j'ai la sensation qu'il fait partie du paysage. Encore un personnage.

À Los Arcos, je retrouve Lucia et Annamaria. Nous prenons une boisson ensemble puis nous nous quittons avec la promesse de nous retrouver quelques kilomètres plus loin.

Je décide de poursuivre jusqu'à Sansol. Le soir tombe. Le Chemin au crépuscule est d'une beauté différente, plus intime, plus silencieuse, presque complice. Mais Sansol est complet. Plus de place. Le pèlerin apprend vite que la poésie a toujours un prix pratique.

Deux petites filles adorables m'indiquent la route de Torres del Río. Elles parlent un espagnol si mélodieux qu'un instant j'oublie la fatigue.

Je finis par trouver la dernière place disponible dans un dortoir. Le dîner m'offre une soupe de pois chiches

et de viande. De la substance et du bonheur à l'état pur. Trente-quatre kilomètres dans les jambes. Je m'effondre dans mon lit, heureux, sans façons.



Uterga : au milieu des champs de blé, d'orge et de
colza

Samedi 2 mai : Viana, Logroño, la pluie et les Erasmus du destin

Départ matinal, à sept heures, de Torres del Río. Première pause obligatoire pour un excellent *café con leche* accompagné d'une délicieuse *napolitana* — à ma grande surprise, c'est le nom donné ici à une viennoiserie au chocolat. Autrement dit, la manière idéale de commencer la journée.

Sur le Chemin, je rencontre un jeune pèlerin coréen qui, avec beaucoup de gentillesse, m'offre quelques raisins. Je lui demande pourquoi il y a tant de Coréens, y compris âgés, sur la route de Saint-Jacques. Il me répond en souriant que c'est peut-être parce qu'ils aiment voyager et faire de la randonnée. Une réponse simple qui contient tout un univers. Je découvre que le Chemin a aussi une dimension moderne, laïque, touristique et sportive.

Après environ douze kilomètres, j'arrive à Viana où une magnifique église abrite la tombe de César Borgia, que je ne peux malheureusement pas visiter puisqu'elle est fermée pour restauration. Je me rends ensuite à l'office de tourisme, qui vient tout juste d'ouvrir. Une

dame extrêmement aimable m'accueille et, quand je lui dis que je suis italien, son visage s'illumine. Elle me raconte que sa fille est en Erasmus à Rome en ce moment et qu'elle est enchantée par la ville, par l'Italie et par ses nouveaux amis venus du monde entier.

Lorsqu'elle me parle de l'Erasmus de sa fille, quelque chose s'éveille en moi. Car, au fond, j'ai été et je reste un Erasmus pour la vie. Je ne sais pas si tous les étudiants Erasmus aujourd'hui sont comme je l'étais. Je partais sans plan précis, convaincu que le monde était plus grand que mes peurs et que la route finirait toujours par se tracer d'elle-même.

Grâce à Erasmus, à vingt-deux ans, j'ai eu la possibilité de quitter le sud de l'Italie pour Bruxelles. C'était en 1993. La faculté de droit de mon université n'avait pas encore adhéré au programme. J'avais décidé de partir quand même. Je me pointais tous les jours au bureau du cher professeur Spagnuolo, de la faculté d'économie, pour le supplier avec toute la dignité résiduelle d'un étudiant méridional en quête d'Europe :

— « Professeur, faites-moi partir, je vous en prie ! »

Après plusieurs jours — plusieurs semaines — de siège administratif, il finit par me regarder et déclarer :

— « Colucci, normalement je ne pourrais pas vous envoyer à l'étranger puisque vous n'êtes pas inscrit dans ma faculté. Mais vous commencez à m'agacer ! Oubliez Londres et Barcelone : tout le monde veut y aller. Deux étudiantes ont renoncé à Bruxelles. Ça vous vous intéresse ? »

— « Oui ! »

— « Très bien. Je vous envoie dans une école où on parle allemand. »

— « Professeur, même s'ils parlent ostrogoth, envoyez-moi là-bas ! »

J'achetai immédiatement un dictionnaire intitulé *Je parle allemand*, convaincu que, durant les premiers jours, je pourrais me débrouiller avec les trois phrases d'anglais que je connaissais : *What's your name ? Where are you from ? I love you*. Un arsenal linguistique limité, mais émotionnellement ambitieux. Ensuite, j'aurais peut-être appris le français à Bruxelles, je me disais.

Je me souviens encore de mon premier jour quand, à l'*Erasmushogeschool*, je rencontrai la responsable Erasmus. Elle m'accueillit avec un grand sourire :

— « Oh Michele, bienvenu ! Parlez-vous français ou anglais ? »

Moi, avec une assurance suicidaire :

— « *English !* »

Elle se mit alors à parler un anglais impeccable. Tellement impeccable que je ne compris absolument rien. Je fus saisi par un atroce mal de crâne. Après quelques secondes, elle comprit la catastrophe humaine qu'elle avait devant elle et, avec un grand sens de la protection civile, me présenta plusieurs étudiants qui parlaient italien.

Le programme Erasmus a changé ma vie comme celle de millions d'étudiants européens. C'est peut-être le programme le plus beau et le plus réussi de l'Union européenne : un miracle laïque fait de bourses d'études, d'amitiés improbables, d'histoires d'amour, d'erreurs grammaticales et de départs qui modifient à

jamais la géographie intérieure. Erasmus un jour, Erasmus toujours. Dans la tête et dans le cœur.

Avant de reprendre la route vers Logroño, capitale de la Rioja, je m'offre un *desayuno* mémorable : l'une des meilleures tortillas à la *morcilla* — du boudin noir — de ma vie.

Sur les derniers kilomètres, il se met à pleuvoir, mais l'arrivée dans le centre historique récompense tous les efforts. C'est magnifique et ça me ramène aux souvenirs d'un voyage avec ma femme des années plus tôt. Je retrouve l'inoubliable bar à tapas où nous étions allés. Impossible de résister. J'en commande cinq. Toutes plus délicieuses les unes que les autres. Les habitués me regardent comme si, pauvre pèlerin, je n'avais rien mangé depuis des siècles.

J'attends Simone, toujours à la recherche d'un hébergement, tandis qu'Annamaria et Lucia sont restées à Viana. Après un dernier café, je repars seul en direction de Navarrete. Mon pied commence à me faire souffrir et ça m'inquiète. Je traverse néanmoins une magnifique réserve naturelle, jusqu'au moment où un vrai déluge éclate.

Un jeune pèlerin français, Justin, qui marche devant, me demande :

— « On peut marcher ensemble pour se tenir compagnie sous la pluie ? »

Bien sûr.

Et l'entente est immédiate. Nous parlons longuement. Il est architecte et, avant de commencer un nouveau projet, il a décidé faire le Chemin. Chaque soir, il peint une aquarelle du lieu où il est arrivé. Je trouve l'idée merveilleuse. Moi, je collectionne des églises romanes et des couchers de soleil pris maladroitement avec mon téléphone. Lui, produit des œuvres d'art. Chacun vit le Chemin avec les outils dont il dispose.

Nous arrivons finalement à Navarrete complètement trempés et nous nous séparons pour rejoindre nos auberges respectives. Une fois dans ma chambre partagée avec d'autres pèlerins, je comprends que le moment le plus dangereux de la journée est arrivé : grimper sur la couchette supérieure sans réveiller personne. Une opération qui exige l'agilité d'un bouquetin, l'équilibre d'un funambule. Et une question

continue de me tourmenter : à quel génie de l'ingénierie doit-on ces échelons cylindriques aussi fins qu'un crayon ?

Je prends une très longue douche chaude puis je confie la moitié du contenu de mon sac à la gérante, pour la lessive. Je remplis mes chaussures de papier journal — technique classique du pèlerin — dans l'espoir qu'elles sèchent en une nuit. Je suis épuisé. Je n'ai presque plus envie de sortir dîner après le déjeuner copieux de Logroño. Mais la faim l'emporte.

Je sors et découvre un bar tenu par Antonio, un Italien qui a vécu plus de trente ans à l'étranger. Je mange pratiquement de tout. La conversation avec lui est passionnante. Il a parcouru la moitié de l'Amérique du Sud avant de s'installer ici. Et je me dis que le Chemin ressemble peut-être un peu à Erasmus : on part pour arriver quelque part et, finalement, on rencontre des personnes qui, sans s'en rendre compte, changent votre vie.



Un sourire et les délicieuses tapas de Logrono

Dimanche 3 mai : la Rioja, la retraitée anglaise et le luxe absolu d'un Parador

J'ai étonnamment bien dormi dans la chambre partagée. Ce qui, sur le Chemin, est déjà quasi surnaturel. Personne n'a ronflé comme un moteur agricole, personne n'a décidé de préparer son sac à dos au milieu de la nuit et, surtout, personne n'a allumé la lumière à cinq heures du matin avec l'enthousiasme de qui est persuadé que tout le dortoir doit partager son réveil.

La journée s'annonce pourtant compliquée. Les prévisions donnent des orages à partir de treize heures et, après les leçons de météorologie reçues les jours précédents, j'ai appris que le ciel du Chemin ne lance pas de menaces symboliques : quand il promet de la pluie, il faut s'attendre à une guerre. Je décide donc de partir tôt.

Je descends sur la place encore presque déserte, baignée de la lumière bleutée de l'aube qui rend tout plus silencieux et légèrement fantasmagorique. Quelques pèlerins encore ensommeillés, des vieillards espagnols déjà parfaitement opérationnels et une

irrésistible odeur de pain chaud qui s'échappe des boulangeries. Cette odeur a quelque chose de profondément incompatible avec un régime : elle attire les pèlerins fatigués à des centaines de mètres à la ronde comme une sirène homérique spécialisée dans les glucides.

J'entre et j'achète un croissant, quelques pâtisseries locales et probablement une quantité de sucre suffisante pour soutenir une petite armée médiévale. Puis je rejoins un café pour accomplir le rituel de chaque matin devenu indispensable : un *café con leche* suivi immédiatement d'un véritable expresso. Car après quelques jours de marche, la caféine n'est plus une boisson mais une forme d'assistance spirituelle.

Peu après, je rencontre Toby, vingt-cinq ans, allemand, fraîchement diplômé en sciences de l'éducation. Il a cette allure ouverte et sereine de certains jeunes voyageurs qui semblent se sentir partout chez eux. Nous commençons à marcher ensemble presque sans l'avoir décidé, parlant de l'université, du travail qui nous attend et de projets encore flous.

Nous avançons longtemps sur les sentiers de la Rioja, plongés dans un silence doux, interrompu seulement par le vent et le rythme régulier de nos pas. À un moment donné, une Anglaise d'une soixantaine-dizaine d'années nous dépasse d'un pas rapide et parfaitement régulier. Petite, très mince, ses bâtons synchronisés avec une précision militaire. L'expression sereine de quelqu'un qui a probablement déjà traversé la moitié de la planète à pied. Je la laisse passer avec confiance, persuadé que je la rattraperai plus loin. Évidemment, ça n'arrivera pas.

Cette femme disparaît lentement à l'horizon avec une vitesse humiliante, me laissant l'une des grandes leçons du Chemin : ici, l'âge ne signifie absolument rien. On y rencontre des retraités capables d'avaler quarante kilomètres par jour avec le sourire, comme s'ils se baladaient tranquillement sur une promenade de bord de mer. Et des hommes beaucoup plus jeunes qui avancent avec la dramatique souffrance physique de soldats napoléoniens battant en retraite depuis la Russie glaciale.

Je me concentre. Je trouve mon rythme. Et je commence à marcher presque automatiquement.

Étrangement, après un certain temps, le corps entre dans une sorte de transe paisible. Les pensées ralentissent. La respiration devient régulière. Je réalise brusquement qu'on a parcouru douze kilomètres sans vraiment comprendre comment.

J'arrive à Nájera et m'arrête pour un café. Les pauses café-tortilla rythment désormais mes journées plus que les horloges. À une table voisine deux jeunes Allemands déjà croisés les jours précédents, sont engagés dans une discussion extrêmement sérieuse sur la pizza et les pâtes italiennes. Je les écoute quelques minutes avec un patriotisme croissant, les invitant diplomatiquement à choisir une tortilla espagnole — certainement excellente — plutôt qu'une pizza au goût douteux en terre étrangère.

Je reprends ensuite la route vers Azofra à travers les vignobles de la Rioja. Je suis frappé par leur faible hauteur, surtout comparés aux vignobles de Avellino, mon village natale, à côté de Naples. Pendant des heures, le paysage semble dessiné avec une précision irréaliste. Des rangées de vignes parfaitement alignées. Des collines douces. Une légère brise. Un silence absolu. Par moments, j'ai l'impression de marcher à

l'intérieur d'une publicité très élégante pour un grand vin. Avec plus de transpiration et beaucoup moins de dignité esthétique.

En entrant dans le village, je deviens involontairement le protagoniste de l'un des moments les plus beaux et les plus authentiques de tout le voyage. Quelques enfants qui jouent au football dans la rue me voient passer et commencent à crier :

— « ¡Buen Camino, peregrino! »

D'autres apparaissent aux balcons, répétant le même encouragement à tue-tête en riant. Et je me sens profondément heureux, entouré de cette énergie contagieuse que seuls les enfants savent offrir.

Je m'arrête au restaurant *Drive*. Un nom merveilleusement ironique pour un établissement fréquenté presque exclusivement par des gens qui, depuis des jours, ne se déplacent qu'à pied. Je commande une soupe de pois chiches et de la viande. Et pendant que je mange, j'ai une pensée traumatisante : ça fait une semaine entière que je n'ai pas mangé de pâtes. Moi, l'Italien originaire d'Avellino. Et pourtant,

je me sens bien. Léger même. Je commence à soupçonner que je suis en train de perdre du poids et d'un coup la douleur de mes pieds me paraît un investissement raisonnable.

J'atteins enfin Santo Domingo de la Calzada en soirée, complètement épuisé. Impossible de trouver un lit libre. Je me souviens qu'à côté de la cathédrale se trouve un *Parador*, l'un de ces magnifiques bâtiments historiques espagnols — anciens monastères, châteaux ou palais — transformés en hôtels de luxe. Rien qu'à les regarder, un pèlerin se sent immédiatement trop sale et trop pauvre pour y entrer. Mais même le *Parador* est complet.

Pendant quelques secondes, des images très sombres prennent forme dans mon esprit : moi, sous un porche médiéval, enveloppé dans ma cape de pluie, mangeant des biscuits secs en regardant tomber la pluie sur les vieilles pierres.

Heureusement, la réceptionniste, touchée par mon apparence désormais semi-monastique, parvient à me trouver une chambre dans un second *Parador* de la ville, installé dans l'ancien monastère Saint-François.

Ce jour-là, une offre spéciale est proposée aux « Amis des Paradores » et aux pèlerins. Je n'en crois pas mes oreilles.

Quand j'entre dans la chambre, je ressens une gratitude débordante. Sur le Chemin, les critères du luxe changent très vite. Après plusieurs jours passés dans des dortoirs, avec des chaussures humides et des serviettes d'origine équivoque, une chambre confortable avec une salle de bains privée provoque des émotions proches de l'extase religieuse.

Je m'allonge sur le lit tout habillé. Je reste immobile pendant je ne sais combien de temps, fixant le plafond comme un naufragé qui vient d'être repêché. Et là, enfin, le corps capitule. Il se rend au silence. Il se rend au matelas moelleux. Je suis fatigué. Profondément fatigué. Et incroyablement heureux. Parce que je continue à marcher. Et parce que je sais que je ne m'arrêterai pas.

Lundi 4 mai : le Chemin selon Noé

Je me réveille d'un calme suspect. Calme au point de penser : « Et si aujourd'hui je ne faisais absolument rien ? » En fin de compte, je pourrais rester au lit jusqu'à midi, l'heure du check-out. Un luxe oublié.

Vers neuf heures, je descends prendre le petit-déjeuner au buffet avec une stratégie bien définie : manger de tout, mais sans excès. Une stratégie qui échoue instantanément au moment où j'aperçois les *chocolate y churros*. Évidemment, j'en prends. Pour préserver mon équilibre intérieur.

Je remonte ensuite dans ma chambre et me recouche. Je n'ai absolument aucune envie de me lever. Je pourrais vivre ainsi. Mais le temps, ingrat, passe. Midi arrive sans demander la permission. Je laisse mon sac à la réception et pars vers la cathédrale.

Il pleut comme si quelqu'un là-haut avait reçu des instructions très précises concernant mon itinéraire. Je décide d'acheter un parapluie. Un passant, pétri de bon sens, me dit :

— « Va chez les Chinois, là-bas on trouve tout. »

Une vérité universelle. Même sur le chemin de Saint-Jacques. Je vais donc chez les Chinois. Fermé. Panique. D'un seul coup, j'entrevois mon destin : métamorphosé en éponge humaine. Heureusement, je trouve un autre magasin qui sauve ma journée.

J'arrive à la cathédrale. Magnifique. À l'intérieur se trouvent le célèbre coq et la célèbre poule de la légende. L'histoire raconte qu'un jeune pèlerin fut injustement accusé de vol et condamné à la pendaison. Quand ses parents, désespérés, affirmèrent au juge que leur fils était toujours vivant par miracle, celui-ci éclata de rire en montrant le poulet rôti qui se trouvait dans son assiette :

— « Votre fils est aussi vivant que ce coq et cette poule. »

À cet instant précis, selon la légende, le coq et la poule se relevèrent de l'assiette et se mirent à chanter. Il n'est pas donné tous les jours de visiter une église avec volaille intégrée.

Annamaria, Lucia et Simone arrivent eux aussi. Complètement trempés. Et encore gelés par la journée de la veille. Je suis sincèrement heureux de les revoir. Nous partageons quelques dernières tapas ensemble, puisque les filles doivent rentrer à Naples le lendemain. Moi, avec une discipline exemplaire, je me contente d'un expresso. Du moins, c'est ce que je me raconte. Les adieux ont toujours quelque chose de mélancolique. Mais nous nous quittons avec la promesse de nous revoir bientôt, peut-être en Italie, autour d'une bonne assiette de pâtes.

Il est presque trois heures quand je décide, avec une lucidité manifestement discutable, de parcourir encore vingt-deux kilomètres jusqu'à Belorado. Après les trente-sept kilomètres de la veille, je me dis que ce sera une promenade. Bien sûr. C'est vite un cauchemar. Les premiers kilomètres se passent plutôt bien, ce qui est toujours la manière préférée du Chemin de vous leurrer avant la catastrophe.

À Grañón, je fais une courte halte et rencontre des pèlerins très sympathiques venus du Kosovo, des Pays-Bas et d'Allemagne. Des gens joyeux, souriants, détendus. Des personnes qui ont probablement pris

des décisions beaucoup plus raisonnables que moi, telles que s'arrêter là pour dormir au lieu de poursuivre sous le déluge vers l'inconnu.

À un moment donné, la pèlerine néerlandaise m'entend prononcer quelques mots dans sa langue et son visage s'illumine immédiatement. J'essaie de lui expliquer avec un minimum d'humilité que je vis près de Bruxelles et que je parle néerlandais ou, plus exactement, flamand avec un accent napolitain. Elle est stupéfaite. Elle me regarde comme si j'étais un spécimen linguistique européen extrêmement rare : un homme qui parle néerlandais avec la musicalité de quelqu'un qui commande une pizza frite dans les Quartiers Espagnols de Naples.

Pendant quelques minutes, nous discutons sous la pluie dans un mélange improbable d'anglais, d'italien, d'espagnol et de néerlandais. Et c'est une des plus belles expériences du Chemin. Quand des personnes nées à des milliers de kilomètres les unes des autres finissent par partager des tapas, des pansements et des fragments de vie sur une route parfois boueuse du nord de l'Espagne.

Je reprends ma route. Mais bientôt il est déjà neuf heures du soir. La nuit tombe. Et je ne suis toujours pas arrivé. Je commence à soupçonner que ce n'était pas tant une promenade finalement. Je marche le dernier kilomètre sous un déluge biblique. Tout compte fait, l'achat compulsif du parapluie était un investissement stratégique.

J'arrive enfin à l'auberge. Je m'assieds à table tandis que tout le monde a déjà terminé de dîner. Un sens du *timing* absolument parfait. Soupe aux haricots et côtelettes de porc. Ce qui équivaut, dans ses conditions, à de la haute gastronomie.

Dans le dortoir, il y a le traditionnel *roncador* qui ronfle comme un trombone, une constante incontournable du Chemin. Heureusement, j'ai mes bouchons d'oreilles. Je suis tellement fatigué que je n'ai plus la force de me déshabiller. Je m'effondre dans un sommeil profond ponctué d'interruptions néfastes.

Mardi 5 mai : *Napul'è*, la montagne de l'Oie et quarante-neuf kilomètres de délire

Nuit cauchemardesque à cause du *roncador*. Les bouchons d'oreilles n'ont servi à rien. Manifestement, sa puissance acoustique était supérieure aux spécifications techniques du produit. À un moment donné, j'ai sérieusement envisagé d'appeler le 112 pour signaler à la fois une urgence médicale pour apnée du sommeil et une infraction caractérisée pour pollution sonore.

À six heures, tout le monde se réveille frais et dispo. Moi, je reste immobile dans mon lit jusqu'à sept heures, attendant que le dortoir se vide. La raison est simple : je n'ai pas encore atteint ce degré de spiritualité du Chemin qui permet de traverser une pièce remplie d'inconnus en sous-vêtements avec une sérénité absolue, surtout si des femmes sont dans les parages. Je me dis : « Le chemin de Saint-Jacques, d'accord. Mais avec dignité. »

Je pars tranquillement. Sur la route, je rencontre Henry, un pasteur presbytérien sud-coréen. À ce stade, le Chemin pourrait avoir été organisé par l'Office du

Tourisme de Séoul. Il est assis au bord du sentier en train de masser un pied douloureux. Je lui propose un peu de ma pommade miraculeuse et nous commençons à discuter.

Nous marchons ensemble jusqu'à Espinosa, où nous entrons dans un petit bar qui dégage d'emblée une atmosphère spéciale. Leo en est la raison. Leo semble sorti d'un film d'Almodóvar après trois sangrias. Sourire immense. Énergie contagieuse. Sens de la répartie. Moi, plein de confiance, je devine son origine :

— « Toi, tu es italien ! »

Il éclate de rire :

— « Moitié italien, moitié brésilien. »

Je réponds :

— « Ça se voit. Tu as le sourire brésilien. »

Et lui, sans la moindre hésitation :

— « Les filles disent que j'ai le sourire et le cul brésiliens. »

Rideau.

En moins de deux minutes, il met la musique à fond. D'abord *Pedro, Pedro* de Raffaella Carrà. Puis d'autres morceaux improbables mais parfaitement adaptés à cet état étrange du Chemin où on ne sait plus si on est pèlerin ou client régulier d'une salle de bal cosmique. Et au moment où je m'apprête à repartir, Leo lance *Napul'è* de Pino Daniele. Là, c'est trop. Trop de nostalgie. Trop d'humanité. Trop de tout.

Je reprends la route ému, pris d'une pointe de mélancolie qui s'estompe quelques kilomètres plus loin quand commence l'ascension vers la célèbre montagne de l'Oie. Après des heures de champs à perte de vue, je suis plongé dans un tunnel vert de pins et de chênes. Le silence de la forêt est si profond que je m'attends à voir apparaître un elfe ou un druide.

J'arrive à San Juan de Ortega où j'aimerais m'arrêter. Mais les deux auberges sont pleines. Manifestement, aujourd'hui, le Moyen Âge affiche complet. Je visite

l'église, la chapelle et le monastère qui ont accueilli pendant des siècles des pèlerins fatigués, affamés et probablement moins malodorants que nous autres, modernes. Il est seize heures dix. J'ai une faim féroce. Mais les deux bars du village ont fermé leur cuisine. J'ai compris que sur le Chemin les horaires des repas constituent une religion stricte.

Je prends mon courage à deux mains et décide de poursuivre jusqu'à Burgos. Seulement vingt-deux kilomètres. « Seulement », c'est ça. À ce stade, le cerveau du pèlerin perd complètement le sens de la réalité. Pluie. Vent. Soleil. Puis à nouveau pluie. Encore une montée interminable.

Quand j'atteins enfin le sommet, sous la pluie battante, j'aperçois une grande croix. Et là, il m'arrive que mes larmes se mélangent à la pluie. Heureusement, personne ne voit la différence. Puis, enfin, au loin, j'aperçois la ville. Je me dis : « Maintenant, ce n'est plus que de la descente. » Phrase qui, sur le Chemin, signifie : « Mon cher, maintenant tu vas souffrir autrement. »

Je marche encore pendant plusieurs heures. Les jambes et les pieds avancent seuls. À vingt-deux heures quinze, il fait nuit noire. Je traverse la zone industrielle de Burgos. La qualifier de peu séduisante relève d'une grande générosité chrétienne. Il me reste encore deux kilomètres avant d'arriver à l'appartement que j'ai réservé quelques heures plus tôt. Et c'est là que je succombe au péché. Je vois passer un autobus. Et je ne résiste pas. Saint Jacques me pardonnera. Après plus de quarante kilomètres à pied, si je fais les deux derniers kilomètres en transports, je crois que le Saint pourra fermer les yeux pour cette fois, ne serait-ce qu'à moitié.

La propriétaire de l'appartement m'envoie un code à saisir sur une application pour ouvrir la porte. Ah, le pèlerinage médiéval avec enregistrement numérique ! J'entre. Je pose mon sac. Je vois le lit et je m'effondre. Je suis épuisé. Je n'ai pas dîné. Je regarde mon téléphone : *49 kilomètres*. Paradoxalement, je n'arrive pas à dormir. Mon corps est tellement fatigué qu'il semble avoir oublié comment faire. Et tandis que Burgos s'endort derrière les fenêtres, je pense seulement que demain, il faudra recommencer.



Leo : *toda alegria, toda beleza !*

Mercredi 6 mai : Gigi D'Alessio et la Meseta

Je me rends immédiatement à la cathédrale. Elle apparaît au détour des rues de la ville, avec ses flèches gothiques qui semblent défier le ciel. C'est l'une de ces constructions qui vous font sentir à la fois minuscule et chanceux d'être là. Nul besoin d'être croyant, historien de l'art ou expert en architecture pour rester bouche bée devant tant de beauté. Après plusieurs jours passés sur les sentiers, à travers champs et petits villages, l'impact est encore plus fort.

L'intérieur est tout aussi extraordinaire : des voûtes immenses, des vitraux qui filtrent la lumière avec délicatesse, des chapelles richement décorées et ce silence particulier que les grandes cathédrales semblent préserver depuis des siècles. Je reste quelques minutes à tout admirer, essayant d'absorber au moins une petite partie de l'histoire, de l'art et de la foi recelés dans ces murs.

Naturellement, après cette parenthèse d'élévation spirituelle et culturelle, je retourne rapidement à mes habitudes. Je prends la photo rituelle enlacé à la statue du pèlerin et commence immédiatement à envoyer des

images de la cathédrale à ma mère. Elle répond presque aussitôt, avec un enthousiasme inhabituel. Entre elle et WhatsApp, la relation est à peu près la même que celle que j'entretiens avec mon imprimante : quand ça fonctionne, tout le monde est content, mais personne ne sait vraiment comment ça se fait.

Ce n'est pas la rapidité de sa réponse qui me surprend mais son contenu. Je comprends immédiatement la raison. Après des années passées à voir son fils vivre en Belgique, écrire des livres de droit et fréquenter les églises plus par intérêt culturel que par dévotion, elle doit penser que le Chemin est enfin en train d'achever l'œuvre de la Providence.

Je ne la détrompe pas. Pendant quelques minutes, je la laisse croire que Saint-Jacques a réussi là où des décennies d'éducation catholique et quatre années de catéchisme pour obtenir la première communion avaient échoué. Tout bien considéré, après plusieurs centaines de kilomètres à pied, elle mérite bien, elle aussi, son petit miracle.

Puis vient un méga *desayuno* au soleil. Il ne fait « que » vingt-deux degrés. Naturellement, je suis en tee-shirt

technique à manches courtes et en short ambiance Caraïbes, tandis que les Espagnols circulent encore avec leurs doudounes. Comme tout est relatif dans la vie !

Sur la route, je croise une classe d'enfants de sept ou huit ans en excursion. Une nouvelle fois :

— « ¡*Buen Camino, peregrino!* »

Je réponds avec enthousiasme et je me sens à mi-chemin entre un héros médiéval et la mascotte du Tour d'Italie. Je me persuade qu'en Espagne on enseigne à l'école le respect et la solidarité envers les pèlerins de Saint-Jacques.

Je décide d'y aller doucement. Après les quarante-neuf kilomètres d'hier, aujourd'hui je n'en ferai que vingt-deux. Phrase qui, sur le Chemin, a à peu près la même valeur juridique qu'une promesse électorale.

Au moment où je m'apprête à quitter Burgos, une nouvelle embuscade émotionnelle m'attend. Je lève les yeux et découvre le bâtiment magnifique de la Faculté de droit de l'Université de Burgos, installée dans

l'Hospital del Rey, fondé en 1195 par le roi Alphonse VIII. Fin du pèlerinage spirituel et retour instantané à mes déformations professionnelles.

Naturellement, je suis incapable de poursuivre ma route sans m'arrêter. J'entre dans la cour intérieure. Une architecture ancienne et élégante, baignée de lumière. Des étudiants assis partout. Des groupes qui discutent à voix haute. Des éclats de rire. Des sacs à dos dispersés. J'entends des étudiants Erasmus venus de la moitié du continent parler anglais et espagnol.

Et là je suis envahi par cette étrange mélancolie que déclenchent chez moi les universités. Elles réussissent à me faire sentir simultanément jeune, vieux, nostalgique et curieux. Pendant quelques minutes, j'en oublie la douleur au talon. Je resterais volontiers à discuter avec les étudiants, malgré une certaine gêne dans ma tenue de pèlerin, et je pourrais passer des heures à lire les programmes des cours en espagnol. Mais le Chemin me rappelle à l'ordre. Et il rappelle surtout mes pieds.

Sur le trajet, je retrouve deux Italiens : Remo, déjà croisé les jours précédents, et Davide. En leur

compagnie, la route semble plus légère et les ampoules deviennent une expérience sociale partagée. Nous traversons des villages complètement déserts à deux heures de l'après-midi. Personne dans les rues. Nous nous demandons où sont passés les Espagnols. Sont-ils en train de manger ? De prendre leur petit-déjeuner ? Sont-ils en hibernation ? Mystère de la Meseta.

Nous arrivons à Rabé de las Calzadas et faisons une pause pour nous rafraîchir. Je commande des quantités industrielles de boissons. À un moment donné, nous remarquons de l'autre côté de la route un jeune homme blond, un peu négligé, accompagné de trois chiens. Manifestement il n'est pas espagnol. Je lui offre une bière. Sans nous saluer, il nous demande :

— « Vous aimez Gigi D'Alessio ? »

Nous découvrons qu'il a travaillé en Allemagne dans un restaurant tenu par des Napolitains qui l'ont soumis, selon ses propres termes, à une forme sophistiquée de torture psychologique, l'obligeant à écouter le chanteur napolitain Gigi D'Alessio, dix heures par jour, tous les jours, pendant des mois.

Après ce témoignage traumatique, je reprends ma route et décide de marcher au moins vingt-trois kilomètres. Mon esprit dit : « Buen Camino ». Mon talon hurle : « Arrêtez cet homme ! »

J'arrive à Hornillos del Camino. Complet. Panique, à nouveau. Mais ici, le Chemin révèle son côté humain. Un homme se préoccupe de téléphoner à une auberge huit kilomètres plus loin. Encore trois heures de marche.

— « Il reste de la place. »

Alléluia. Un vrai miracle, vue l'heure. J'avale rapidement un gigantesque *bocadillo*. Je bois même une sangria. Je serre les dents et je repars.

Je suis plongé dans la Meseta la plus absolue : des kilomètres de vide cosmique, sans l'ombre d'un village, sans maisons, sans un arbre. Enfin, au crépuscule, j'aperçois au loin une lumière allumée. Je me sens comme le Petit Poucet. Je suis ce signal de civilisation et j'arrive en demandant refuge.

On m'accueille avec une délicieuse camomille chaude. Puis je découvre le dortoir. Et là, l'horreur. Cinq personnes non identifiées. Et un homme qui ronfle comme un trombone. Non. Stop. C'est de la persécution internationale organisée. Patience. Boules Quiès. Et bonne nuit.

Jeudi 7 mai : Saint Nicolas de Bari au milieu du Chemin

Je me réveille sans savoir exactement où j'arriverai. À bien y réfléchir, c'est une des rares certitudes du Chemin : personne ne sait vraiment où il arrivera sur le plan spirituel, existentiel ou philosophique. Personnellement, beaucoup plus modestement, je ne sais tout simplement pas où je dormirai ce soir.

Mon talon me fait mal. Sérieusement mal. Cette douleur agaçante qui ne vous empêche pas de marcher, mais qui vous accompagne, comme une chanson que vous détestez qui vous reste en tête toute la journée.

Je reprends la route parce que, sur le Chemin, on part quoi qu'il arrive. C'est une sorte de règle non écrite. Un peu comme dans certains groupes organisés où même si le programme de la journée n'est pas parfaitement clair, tout le monde marche à la fin.

À six heures trente du matin, je participe à une réunion avec mes amis du conseil d'administration de l'Association italienne des avocats du sport. Je n'aurais

pas dû être présent. J'étais au milieu de nulle part en Espagne, entouré de blé, de vent et de silence. Mais je réponds. Un peu par esprit associatif. Beaucoup par attachement. Parce qu'au fond, on peut éviter les réunions inutiles, mais pas les amis.

Nous parlons de l'organisation de la prochaine assemblée, des devis pour les chambres, de la location de la salle de conférence. Et je réalise que le coût d'une seule journée de location de cette salle équivaut à environ trente jours de nourriture et d'hébergement sur le chemin de Saint-Jacques. Trente jours. Une salle contre un mois de vie essentielle.

Là, au milieu des champs de blé vert, le vent sur le visage et le talon qui pulse, je me dis que, dans notre société moderne, nous aurions tous besoin de temps en temps d'un petit bain d'humilité, de sobriété et de pauvreté volontaire. Le Chemin vous remet à votre place avec élégance. Il vous rappelle combien il faut peu de choses pour être heureux et combien nous dépensons pour nous convaincre du contraire.

Je continue à marcher seul au cœur de la Meseta espagnole. Une solitude magnifique, presque biblique.

Il n'y a que moi, le ciel, le vent et ce pied qui continue de protester. Je m'étais promis de parcourir trente kilomètres. Magnifique. Motivant. Très Instagram. Mais à un moment donné, je comprends que je n'en peux plus. Je commence à vouloir m'arrêter. Et précisément quand je suis en train de négocier ma reddition avec moi-même, quelque chose se produit.

Soudain, comme un mirage dans le désert, je vois une petite construction ancienne. Une porte ouverte. Un homme sur le seuil. Et surtout — miracle parmi les miracles — je sens une odeur de café mais pas n'importe quel café : du café préparé à la moka italienne.

L'homme s'appelle Lino et me parle tout de suite en italien. Rien que ce fait, au milieu de la Castille, me semble extraordinaire. Il m'invite à entrer et à prendre un café. J'entre. Et je reste sans voix. C'est une chapelle médiévale entièrement restaurée en 1993 par le recteur de l'Université de Pérouse et ses étudiants. Une chapelle magnifique, dédiée à saint Nicolas de Bari, qui accueille les pèlerins.

Je ne réfléchis pas :

— « Vous hébergez les pèlerins pour la nuit ? Vous avez un lit ? »

— « Oui. »

Sauvé.

Je regarde autour de moi et j'ai l'impression de vivre un retour en arrière de plusieurs siècles, comme si je revenais au temps de saint François. Je dormirai dans une ancienne chapelle, vestige d'un hospice encore plus ancien, au milieu de la majestueuse solitude de la Castille, sans électricité. Ce qui étonnamment ne me pose aucun problème. Au contraire, ça me paraît un luxe. Le luxe même de l'austérité que je recherchais.

Je rencontre des personnes exceptionnelles. Parmi elles, Gabriele attire immédiatement mon attention. Si jeune et déjà une bonne partie du monde derrière lui. Trois années passées à travailler en Australie. Et cette légèreté naturelle qu'ont certains jeunes avant que la vie n'exige mots de passe, prêts immobiliers et responsabilités fiscales.

Il a une facilité surprenante à entrer en relation avec tout le monde. Après cinq minutes, il parle avec chacun comme s'il le connaissait depuis toujours. Et naturellement, les jeunes femmes étrangères présentes à table sont immédiatement attirées par lui. Pas de façon théâtrale ou calculée. Simplement parce que Gabriele a cette combinaison rarissime de confiance en soi, de gentillesse et d'insouciance qui paraît naturelle à vingt ans et qui, après cinquante ans, exige généralement des années de thérapie, de méditation en pleine conscience et au moins deux livres de développement personnel.

Nous dînons à la lumière des bougies. Et nous mangeons italien. Deux énormes assiettes de pâtes. Enfin. Mais surtout, nous mangeons lentement. Nous parlons. Nous rions. Nous partageons des histoires. L'atmosphère est chargée de joie simple et d'humanité authentique, là où personne n'a à prouver quoi que ce soit.

Dans une petite maison à côté de la chapelle nous pouvons nous laver et même recharger nos téléphones grâce à des batteries alimentées par des panneaux

photovoltaïques. Technologie minimale. Bonheur maximal.

Après le dîner, nous restons encore un moment dehors à parler à voix basse sous le ciel de Castille. Puis, lentement, chacun va se coucher. Toujours à la lumière des bougies. Et, pour une soirée au moins, dans l'ancien silence de Saint-Nicolas-de-Bari, le monde contemporain de la *high tech* et de l'intelligence artificielle semble éloigné de plusieurs siècles.



Dîner aux chandelles dans l'église de Saint-Nicolas-de-Bari avec Leo, Gabriele, Carlos et les autres amis pèlerins

Vendredi 8 mai : les larmes et la pluie

Je me réveille avec le parfum du café préparé à la moka qui monte de la cuisine jusqu'à mon lit. Une odeur familière, rassurante, qui me fait oublier un instant que je suis loin de chez moi. Nous prenons le petit-déjeuner tous ensemble, dans le silence et avec cette légère tristesse qui accompagne les départs. C'est le moment de se quitter.

Lino me donne la bénédiction du pèlerin. Il me souhaite la foi et la force nécessaires pour poursuivre mon chemin. J'en ai vraiment besoin. Surtout de la force, puisque tous mes vêtements sont encore mouillés. À cause de la pluie, je n'ai pas réussi à les faire sécher et je les range dans mon sac à dos en espérant qu'à force de marcher l'humidité finira bien par s'évaporer, même sans soleil.

Je reprends la route et retrouve peu après Remo. Nous faisons quelques kilomètres ensemble, parlant peu, mais partageant cette compagnie silencieuse qui, sur le Chemin, vaut plus que de longues conversations. Nous arrivons dans un petit village où, comme toujours, il semble n'exister que deux points de repère

pour les pèlerins : l'église et le bar. Et parfois, il n'est pas totalement évident de savoir lequel des deux est considéré le plus sacré.

Pour nous accueillir, il y a Edoardo, qui parle un italien parfait et nous raconte que plusieurs scènes de la comédie italienne de Checco Zalone sur le Camino ont été tournées dans son auberge. Pendant quelques minutes, j'ai l'impression de vivre dans un scénario surréaliste : des pèlerins trempés, un expresso au milieu de la Meseta et des références au cinéma italien dans le néant castillan.

Pendant que je paie, je réfléchis spontanément au fait que sur le Chemin moderne on peut payer presque partout par carte bancaire. Même monnaie. Même geste automatique. En marchant, cette pensée me ramène à une autre Europe, il y a trente-cinq ans. Quand avec mes amis, nous traversons le continent grâce à l'*Interrail* et que chaque frontière signifiait aussi changer des billets et essayer désespérément de comprendre ce que valait réellement une couronne danoise par rapport aux dernières liras survivant au fond du portefeuille.

Bien sûr, il n'existait ni smartphones, ni cartes sans contact, ni applications bancaires. Et surtout, il n'existait aucune confiance dans le monde extérieur, loin des amis et de la famille. Ma mère, avec le pragmatisme quasi militaire des mères du sud de l'Italie des années quatre-vingt-dix, nous avait cousu de petites pochettes en coton à attacher autour de la taille avec un élastique et à fixer au caleçon avec une épingle à nourrice. Une solution qui ferait sourire aujourd'hui, mais c'était de la technologie de pointe à nos yeux.

Je me souviens encore d'une scène à Copenhague. Nous étions entrés dans un *sleep-in* et, au moment de payer, mon ami Emilio déclara tout naturellement au réceptionniste danois :

— « *Sorry... where is the bathroom ? Because, you know... I have my money in my boxer.* »

Le pauvre homme le regarda, horrifié. Et, pour être honnête, légèrement dégoûté.

— « *You have your money... in your boxer ?!* »

Le ton de sa voix et l'expression de son visage semblaient dire : « Vous êtes en train de m'expliquer que vous gardez votre argent dans votre caleçon et que vous voulez me le donner ? » Emilio, très sérieux, avec le calme de quelqu'un persuadé d'expliquer une procédure de sécurité parfaitement normale :

— « *Yes. You know... for security reasons !* »

Aujourd'hui encore, je suis convaincu que ce Danois se souvient de cet Italien excentrique qui cachait ses billets dans son caleçon comme un contrebandier des Balkans.

Et pourtant, en y repensant tandis que je traverse l'Espagne en payant partout avec la même carte bancaire, je mesure à quel point l'Europe a changé au cours de ma vie. Quand j'étais jeune, voyager en Europe signifiait surtout découvrir les différences. Aujourd'hui, le Chemin vous montre aussi tout ce que nous avons progressivement appris à partager.

Remo repart et je continue seul le long d'une avenue bordée d'arbres qui longe un canal. Un Espagnol m'explique qu'autrefois ces eaux servaient à

transporter la laine de la région jusqu'à Santander, puis vers les Pays-Bas et l'Angleterre. Pendant qu'il parle, je me dis qu'aujourd'hui on pourrait aussi les utiliser pour me transporter directement jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle, de préférence avec service de séchage inclus.

J'arrive à Frómista vers deux heures de l'après-midi. Je mange rapidement quelque chose puis, sous la pluie, j'admire la célèbre église romane de San Martín. Avec ses pierres couleur miel, ses deux tours cylindriques parfaitement symétriques et ses centaines de chapiteaux sculptés, elle semble sortir tout droit d'un manuel d'histoire médiévale. Sous le ciel gris de la Meseta, elle paraît encore plus impressionnante, comme si elle avait toujours été là, attendant patiemment le passage des pèlerins. Je reste quelques minutes à l'observer. Je pense que depuis près de mille ans, marchands, chevaliers, saints, pêcheurs et pèlerins — tous inévitablement fatigués — arrivent devant cette même façade avec des émotions probablement très proches des miennes.

Une personne, abritée sous son parapluie, me voit arriver trempé et s'exclame en espagnol :

— « ¡Otro peregrino mojado! »

Encore un pèlerin mouillé. Nous autres pèlerins, sommes observés comme une espèce migratrice dans les documentaires animaliers : « Nous pouvons ici observer le pèlerin commun traversant la Meseta sous la pluie à la recherche d'un café chaud et d'un endroit sec où faire sécher ses chaussettes. »

Mes pieds me font souffrir, mais je décide de continuer jusqu'au village suivant. Peu après, le soleil revient, presque comme s'il voulait s'excuser. Je traverse un village où un distributeur automatique fait office de bar. Probablement le premier établissement au monde où la relation humaine la plus profonde se noue avec la machine à snacks.

Puis le sentier s'ouvre à nouveau le long d'une rivière et d'une magnifique allée de peupliers centenaires. J'aime profondément le bruit des feuilles de peuplier agitées par le vent. C'est un son qui m'apaise et accompagne mes pensées sans les interrompre. Mais un peu plus loin éclate une tempête de foudre comme je n'en avais vu jusque-là que dans des documentaires ou dans ces vidéos apocalyptiques sur YouTube

intitulées « Top 10 des tempêtes que vous ne voudriez jamais rencontrer ».

En moins de trente secondes, je passe du statut de « pèlerin contemplatif immergé dans la nature » à celui de « naufragé au milieu d'une reconstitution de tempête biblique ». Le vent plaque mon poncho contre moi comme une voile devenue folle et j'avance, penché en avant, avec l'élégance d'un sac plastique emporté par un ouragan sur l'autoroute.

Je cherche un abri. Il n'y en a aucun. Seulement la pluie. Le vent. Et la route. Par moments, le Chemin semble avoir un sens de l'humour très personnel. Il vous offre le soleil juste assez longtemps pour vous faire enlever votre cape de pluie, puis vous punit immédiatement pour excès de confiance. Je continue à marcher. Je marche et c'est tout.

Il est tard quand j'arrive enfin à Villalcázar de Sirga. Je cherche une auberge, un hôtel, n'importe quel refuge. Je trouve encore une chambre libre dans une petite pension.

À cette heure-là, il n'y a pratiquement personne dans le village. Les rues sont silencieuses et désertes, quand surgit devant moi la silhouette imposante de l'église Santa María la Blanca. Plutôt qu'une église de village, on dirait une cathédrale égarée dans la Meseta, immense par rapport aux quelques maisons qui l'entourent. Ses pierres dorées reflètent la lumière humide du soir et donnent l'impression que l'édifice occupe tout le village.

Je découvre avec soulagement que la pension se trouve juste en face. Je comprends immédiatement l'état pitoyable dans lequel je me trouve à la réaction de la propriétaire. Dès qu'elle me voit, elle reste bouche bée avant de s'approcher en disant :

— « *Tranquilo, tranquilo... ahora llegaste.* »

Et elle n'a pas tort. Je suis trempé de la tête aux pieds malgré le poncho qui, à ce stade, n'était plus une protection contre la pluie mais simplement un espoir avec des manches. Et je ne suis pas seulement mouillé par la pluie. Je me rends compte que je pleure sans parvenir à m'arrêter. Des larmes de fatigue, de joie, de soulagement, de gratitude. Tout à la fois. Mon corps,

après des heures passées dans la tempête, a décidé de fondre émotionnellement, sans prévenir.

J'enlève mon poncho dégoulinant sur le sol de la pension et cette femme, avec une douceur maternelle, m'enlace comme un fils perdu qui serait enfin rentré à la maison. Puis elle me fait asseoir et m'apporte une tisane chaude qui, à ce moment-là, me semble le plus grand geste d'amour de toute l'histoire de l'humanité.

Elle me prépare à manger, presque étonnée par la quantité que je commande. J'aurais probablement mangé jusqu'au menu plastifié. Puis elle me conduit à ma chambre : un lit avec des couvertures — ce qui n'est pas toujours garanti sur le Chemin — et une chaise dans un coin. Simple, essentielle, rien d'extraordinaire. Et justement, parfaite.

Samedi 9 mai : là où les autres voyaient le vide

Je me réveille après avoir dormi paisiblement et sans interruption dans ma petite chambre d'hôtel. Pour une fois, personne ne ronfle, personne ne prépare son sac à dos à cinq heures du matin, surtout, personne n'allume sa lampe frontale directement dans mes yeux.

Je descends au bar vers neuf heures trente pour prendre mon petit-déjeuner. L'endroit est déjà rempli de pèlerins en tenue de combat : chaussures de marche, bâtons, visages concentrés et cette expression typique de ceux qui affirment : « Aujourd'hui, je ne fais que dix-huit kilomètres, tranquillement. » Ce qui finit régulièrement par se transformer en trente-deux.

Je pense un instant à Bruxelles. Aujourd'hui, c'est la Journée de l'Europe. J'imagine les conférences, les drapeaux bleus aux étoiles dorées, les discours solennels sur l'intégration européenne. Pendant ce temps-là, moi, citoyen et fonctionnaire européen, je célèbre l'union du continent avec une ampoule au talon et trois pansements *Compeed* dans la poche.

Je récupère tous mes vêtements que la propriétaire de la pension a déjà lavés et mis à sécher avec sollicitude pendant la nuit. Je pars avec l'intention de m'arrêter une première fois à Carrión de los Condes. En chemin, je retrouve Carlos, mon ami mexicain, avec qui je marche quelques kilomètres. Il parle un espagnol si doux et mélodieux que les notices de médicaments ressemblent à des poèmes de Pablo Neruda. Il m'explique qu'il est photographe et qu'il a déjà publié de nombreuses images du Chemin sur son compte Instagram. Il me les montre sur son téléphone. Ce sont de vrais petits chefs-d'œuvre. Une lumière parfaite. Des couleurs incroyables. Des pèlerins qui semblent sortir d'un documentaire Netflix sponsorisé par Canon. Je suis convaincu que, grâce à la beauté de ces images, des milliers de Mexicains viendront sur le Chemin l'année prochaine.

Nous arrivons à l'auberge où nous retrouvons Gabriele. Il est très occupé à parler — ou mieux à flirter, dans toute sa spontanéité — avec une jeune Danoise, tout en préparant son *bocadillo*. Je finis par me convaincre que mon jeune ami accomplit le Chemin comme une mission diplomatique internationale ou une longue performance sentimentale.

Je poursuis ma route avec une certaine appréhension car tout le monde m'a répété : « Prépare-toi mentalement : il y aura dix-sept kilomètres de vide absolu. » Et pourtant, j'ai trouvé ce tronçon magnifique. Le paysage tout entier me semble splendide. Le silence comme un bienfait pour l'âme et l'esprit. Les champs de blé. La légère brise. Et cette sensation étrange que le temps ralentit réellement pour vous permettre de vivre plus intensément et d'apprécier pleinement la réalité qui vous entoure. Parfois, le « vide » n'est rien d'autre que la paix. Mais certains pèlerins ne le savent pas encore.

Les derniers kilomètres passent rapidement parce que je rencontre Federico, originaire de Ravenne. Nous parlons de tout : du travail, de la vie, des voyages, de la salle de sport, des douleurs aux pieds, et de l'avenir de l'humanité. Et, presque sans nous en apercevoir, nous arrivons à nos auberges respectives à Moratinos. Dans la mienne, j'entends parler un napolitain très marqué. Et ça me fait tout drôle d'entendre mon dialecte au milieu du néant de la Meseta. Deux frères napolitains gèrent l'auberge. Et malgré les milliers de kilomètres qui me séparent de chez moi, je me sens chez moi.

Le soir, je retrouve Federico pour dîner. Et là nous mangeons une excellente carbonara préparée par une Italienne qui travaille dans son auberge. On reconnaît immédiatement la main de la patrie. Pour quelques minutes, nous nous regardons tous en silence dans un respect quasi religieux. Comme devant un miracle gastronomique apparu au milieu du Chemin.

Dimanche 10 mai : l'histoire de Saint-Jacques-de-Compostelle

J'ai bien dormi, sans ronfleurs synchronisés façon orchestre philharmonique de l'enfer. Comme d'habitude, je suis parmi les derniers à quitter le dortoir. J'en viens à croire que les autres pèlerins ont conclu un accord secret avec le soleil pour partir avant l'aube.

Je prépare mon sac et je vais prendre mon petit-déjeuner au bar de l'auberge. Le fait qu'il soit préparé par un Napolitain me rassure au moins sur la qualité du café. Partout où se trouve un Italien dans le monde, un espresso convenable finit tôt ou tard par apparaître. Je m'offre également un cappuccino et un croissant, accompagnés de *pan con tomate* et d'un jus d'orange. Un double petit-déjeuner, en fait. Mais le Chemin transforme toute culpabilité calorique en carburant spirituel.

Me voilà prêt à partir. Enfin, façon de parler. À peine ai-je franchi la porte qu'il recommence à pleuvoir. Deux semaines que je marche et sincèrement je crois

que Noé me suit avec son arche à une distance de sécurité.

Une Brésilienne d'une grande gentillesse m'aide à ajuster mon poncho sur le sac à dos. Nous faisons un bon bout de chemin ensemble. Elle me parle de ses voyages incessants, de ses enfants qui vivent en Europe et de ses petits-enfants qu'elle vient régulièrement visiter. Elle a cette énergie des personnes qui ont compris que la vie est trop courte pour rester immobile.

Puis, d'un coup, le ciel décide de nous assassiner. Une tempête d'eau s'abat sur nous sans la moindre pitié. Elle et moi, et tous les autres pèlerins courrons aux abris là où nous pouvons. Il n'y a pas d'arbres. Alors nous nous glissons dans les buissons qui bordent le sentier. Le spectacle est assez improbable. Comme dans les tableaux d'Arcimboldo, où les visages humains sont faits de fruits et de légumes. Des dizaines de pèlerins colorés, recouverts de ponchos rouges, bleus, jaunes et verts, ressemblent à d'énormes baies surgies de la végétation.

Trempés jusqu'aux os, nous arrivons à Sahagún, que j'appelle à présent « Shanghai », probablement à cause du niveau d'humidité. Puis chacun reprend sa route.

Je traverse un magnifique petit pont médiéval et découvre le monument qui marque la moitié du Chemin. Un moment qui devrait être hautement spirituel, susciter des pensées profondes et des commentaires mémorables à écrire et à rapporter à la postérité. Le problème est que je suis complètement trempé. Mes chaussures sont pleines d'eau. Mes chaussettes se sont transformées en aquarium. Et l'ampoule sur mon pied a désormais acquis une personnalité juridique autonome.

Une fois en ville, je trouve une sorte de parapharmacie pour pèlerins, à mi-chemin entre la pharmacie et le centre de massages de survie. Le pharmacien me voit entrer et comprend immédiatement que je suis proche de la décomposition. Il me donne une pommade cicatrisante pour les pieds et m'envoie vers une laverie automatique où je réussis enfin à sécher chaussures, chaussettes et pantalon.

Je mange une tortilla délicieuse et je repars. Le sentier est désert. Personne devant moi. Personne derrière. Je comprends que, du moins à cette période de l'année, la plupart des pèlerins s'arrêtent vers deux heures de l'après-midi, une fois leurs quinze, vingt ou vingt-cinq kilomètres accomplis. Quel dommage. Car le Chemin, en cette saison, offre ce qu'il a de plus beau. La lumière devient plus pure, presque cristalline. Les champs semblent s'étendre à l'infini. Et la température est particulièrement agréable. Marcher cesse d'être une épreuve d'endurance pour devenir un plaisir.

Après quelque temps, je retrouve Remo, qui marchait derrière moi. Nous arrivons à Bercianos del Real Camino, un village minuscule. « Village » est d'ailleurs un terme généreux. Quatre maisons fermées et un silence cosmique. Évidemment, personne dans les rues. Mais une certitude demeure sur le Chemin : là où il y a une église, il y a probablement aussi un bar. Et en effet, le voilà.

Nous nous asseyons immédiatement et commandons le menu du pèlerin. Je choisis une soupe de haricots avec des morceaux d'oreilles de porc. L'idée ne m'enthousiasme pas particulièrement. Disons que ce

n'était pas exactement le rêve gastronomique de mon enfance. Mais c'est chaud. J'ai faim. J'accepte donc mon destin. Ensuite arrive une excellente viande et la situation s'améliore considérablement.

Remo décide de s'arrêter là. Il a déjà parcouru trente-six kilomètres. Moi, je poursuis seul jusqu'au village suivant de El Burgo Ranero. J'y arrive très tard et complètement épuisé.

Pendant que je marche encore, j'appelle l'auberge afin de m'assurer qu'il reste au moins un lit disponible. La dame qui m'accueille, une Colombienne, extrêmement gentille, m'informe qu'il est possible de dîner seulement jusqu'à vingt heures trente. À ce stade, je suis tellement fatigué que j'envisage sérieusement de me nourrir par photosynthèse.

Je me jette sur le lit « juste cinq minutes » et je m'endors instantanément pendant une heure. Puis je trouve la force de prendre une douche chaude. Une de ces douches qui vous réconcilient temporairement avec l'humanité.

Je sors à la recherche du restaurant du village. Évidemment, il est fermé. Tout est fermé. Désert absolu. On se croirait dans le décor d'un film postapocalyptique. Devant le restaurant, un jeune Marocain est assis. Dès qu'il comprend que je viens de l'auberge, il fait une exception et me fait entrer. Je suis le seul client. On me prépare à manger et je commence à discuter avec le propriétaire.

Je lui demande pourquoi tous ces villages paraissent aussi désertés. Il m'explique que les jeunes sont tous partis à León, Madrid ou Barcelone. Les personnes âgées sont parties aussi, parce que là-bas au moins, elles peuvent se faire soigner correctement. Il ne reste que quelques habitants et beaucoup de maisons vides.

Puis je lui parle des murs des maisons que j'ai vus aujourd'hui et qui semblent construits en paille et en terre. Il me confirme qu'il s'agit d'une technique traditionnelle très ancienne dans la région. Paille et boue comme isolant naturel. Une forme de construction écologique ancestrale, bien plus intelligente que certains appartements modernes qui coûtent une fortune.

Entre-temps, un autre homme entre dans le restaurant et commence à me raconter l'histoire de Saint-Jacques avec cette solennité naturelle qu'ont les Espagnols quand ils parlent du Camino. Il m'explique la mission d'évangélisation de l'Espagne, la décapitation de l'apôtre à Jérusalem sur ordre d'Hérode Agrippa, puis le voyage légendaire de son corps par la mer jusqu'aux côtes de Galice.

Selon la tradition, les disciples auraient placé le corps de l'apôtre sur une embarcation sans voile ni rame, l'abandonnant entièrement à la volonté divine. Là, moi, Européen contemporain habitué aux retards des compagnies aériennes et aux mauvaises surprises des réservations en ligne, je ne peux qu'admirer ce degré de confiance logistique du christianisme des origines.

Le récit continue. Des siècles plus tard, un ermite aurait aperçu dans la forêt d'étranges lumières — comme des étoiles indiquant un point précis. C'est là que les reliques de l'apôtre auraient été découvertes. Et c'est de ces « étoiles dans le champ » que viendrait le nom de Compostelle.

Pendant que je l'écoute, je me dis que le Chemin demeure encore aujourd'hui suspendu entre l'histoire, la foi, la légende et ce besoin profondément humain de croire que le sens de certains voyages nous transcende. D'autant qu'après plusieurs centaines de kilomètres à pied, on est prêt à croire à un peu près n'importe quoi, pourvu qu'un lit libre nous attende au bout de l'étape.

Et moi, j'écoute tout cela épuisé, mes yeux se ferment tout seuls. Je remercie encore tout le monde. Puis je retourne enfin me coucher. Demain, je vais essayer d'atteindre León.

Lundi 11 mai : León sous la pluie

Je marche lentement, seul, sans m'arrêter une seule fois jusqu'à la fin de l'après-midi. Même mes chers amis pèlerins coréens, présence constante sur le Chemin, ont disparu. Les ultra-technologiques aussi, avec leurs bâtons aérodynamiques et leurs sacs à dos de cosmonautes. Manifestement, les plus sérieux sont déjà loin devant, tandis que je continue à pratiquer une forme de pèlerinage lent et heureux, fondée principalement sur les glucides, l'improvisation et la résistance psychologique.

Sans presque m'en rendre compte, j'arrive à douze kilomètres de León. Les derniers kilomètres sont pourtant franchement décevants : banlieues, routes et sentiers anonymes, sans âme, ni religieuse ni profane. Comme si la Meseta, avant de vous laisser partir, voulait vous rappeler que la souffrance esthétique fait elle aussi partie intégrante de l'expérience du Chemin.

À un moment donné, un pèlerin âgé, dont je suis incapable d'identifier la nationalité, me dépasse à une vitesse inquiétante. Il me salue avec un sourire :

— « *¡Buen Camino!* »

Je réponds dignement. À l'intérieur, cependant, mon corps hurle : « Mais où cours-tu ? Ralentis avec moi, je t'en prie ! »

Peu après, je croise deux Américains équipés de manière professionnelle : gourdes technologiques, montre connectée, genouillères de compétition et shorts techniques avec plus de poches qu'un gilet pare-balles. L'un d'eux me demande :

— « *How many kilometers today ?* »

Moi, déjà privé de toute lucidité :

— « *Emotionally ? Too many !* »

Mais l'idée d'arriver enfin à León me motive et me pousse en avant. J'arrive tard dans la soirée. Il pleut encore, mais je ne suis pas inquiet. J'ouvre *Booking* et découvre des dizaines de logements disponibles. Après plusieurs jours passés à réserver des lits dans des chambres partagées avec des pèlerins qui ronflent en

latin ancien, avoir une chambre pour moi tout seul me semble un luxe absolu.

J'en trouve une à bon prix, directement sur la Plaza Mayor. J'entre et manque de m'émouvoir. Je reste immobile plusieurs secondes devant le lavabo de la salle de bains à contempler des serviettes en excellent coton. Le Chemin abaisse considérablement les standards émotionnels. Après deux semaines de pèlerinage, on regarde une salle de bains propre et des serviettes soigneusement pliées avec le même respect d'un archéologue observant une civilisation disparue.

Avant de prendre un bain, je ressors immédiatement pour aller manger quelque chose. León, sous la pluie, a un charme particulier. Les lumières jaunes des réverbères se reflètent sur les pierres mouillées. Les ruelles sont pleines de gens qui entrent et sortent des bars et des restaurants. L'air sent le soir, la pluie et la vie urbaine. Et surtout, il y a la cathédrale. Elle apparaît entre les toits comme un gigantesque navire gothique ancré au cœur de la ville.

Dans la rue, je rencontre un homme d'une grande gentillesse qui, sans raison apparente, décide de

devenir mon guide touristique personnel. Il m'explique l'histoire de la ville et celle du *Barrio Húmedo* que nous traversons. J'apprends que le nom du quartier ne vient pas de la pluie, mais de l'abondance historique de vin servi dans ses tavernes. Une explication que je trouve tout à fait raisonnable. Après tout, certaines villes baptisent leurs quartiers en l'honneur de rois, de saints ou de batailles. León en a consacré un directement à l'art de boire.

Il m'indique également où manger, où boire et m'explique le rituel des tapas.

— « Ici, tu n'as pas besoin de commander à manger. Tu demandes une bière... et ils t'apportent quelque chose. »

Une philosophie urbaine qui mériterait sérieusement d'être enseignée à l'école et diffusée à l'échelle européenne.

L'homme poursuit ses explications avec un enthousiasme croissant. À un moment donné, il me montre trois bars différents dans un rayon de cinquante mètres :

— « Ici, la tortilla. Là, le jambon. Plus loin, les *croquetas*. »

On dirait Gandalf distribuant des quêtes stratégiques, mais exclusivement basées sur les glucides.

J'entre dans un bar à tapas près de mon hôtel. Je commande une bière, rigoureusement sans alcool. Et immédiatement, de la nourriture arrive. Génial. Pendant quelques minutes, je reste ému par l'efficacité du système. Vous commandez à boire et la société locale, bonne chrétienne et responsable, veille à vous nourrir.

Après des jours passés au milieu de champs, sentiers et petits villages, cette ville si vivante me recharge étrangement d'énergie et m'apporte du réconfort. Je décide que oui, demain, je ne marcherai pas. Demain, je m'arrête.

Mardi 12 mai : humiliation atmosphérique

Plein d'enthousiasme, je décide de visiter la ville. Mais à peine sorti de l'hôtel, je comprends que la météo locale a développé à mon égard une forme d'acharnement personnel particulièrement sérieuse. Il pleut. Encore. Et pas une pluie normale, non. Cette petite pluie castillane, fine et persistante, qui à ce stade n'est plus de l'eau, mais ressemble à une humiliation atmosphérique soigneusement organisée contre ma personne.

Pourtant, j'habite à Bruxelles, où le climat n'est pas exactement réputé exceptionnel. Avec mes connaissances très approximatives en géographie et en climatologie, j'étais parti avec la conviction romantique qu'en Espagne je souffrirai du soleil, de la chaleur, de la déshydratation, voire d'un léger malaise saharien. Dans mon imagination de napolitain expatrié au nord de l'Europe, « Espagne » signifie lumière aveuglante, ciel bleu, températures africaines et vieux messieurs assis à l'ombre à boire une *cerveza*. Or, depuis plusieurs jours, je traverse le nord de l'Espagne avec l'humeur climatique d'un paysan flamand.

Malgré tout, j'arrive sur la Plaza Mayor, au cœur de la ville, en essayant d'éviter les flaques d'eau. León est ancienne et déborde d'histoire médiévale. Ses ruelles semblent avoir été conçues pour égarer les pèlerins fatigués et les touristes sans parapluie.

Je visite la cathédrale gothique, la *Pulchra Leonina*, au milieu d'un océan d'églises romanes. Ses nombreux vitraux figurent parmi les plus précieux d'Europe. Ils sont si lumineux qu'on a l'impression d'entrer dans un gigantesque kaléidoscope médiéval. La lumière colorée se pose sur le sol, les colonnes et les visiteurs, transformant tout ce qu'elle touche. Je reste là, le nez en l'air, comme un touriste particulièrement impressionnable. Pendant quelques minutes, j'oublie la douleur de mes pieds. En pratique, j'entre comme un pèlerin épuisé et j'en ressors persuadé d'avoir vécu une petite apparition mystique. Ou bien, c'était simplement une hypoglycémie.

À la sortie, je passe devant le palais de Gaudí. Fermé, malheureusement. À force, j'entretiens une relation stable et durable avec les monuments fermés. Mais même vu de l'extérieur, l'édifice est magnifique. On dirait le château d'un conte de fées conçu par

quelqu'un qui aurait bu beaucoup trop de café et décidé que les lignes droites étaient largement surestimées.

Je poursuis ma promenade jusqu'au parador, lui aussi splendide. Et là j'ai une pensée dangereuse : « Mais pourquoi continuer à dormir dans des dortoirs quand il existe des endroits aussi confortables ? » Puis je fais un rapide calcul mental et réalise qu'une seule nuit au parador me coûterait autant qu'un mois entier de lits superposés, de ronfleurs en série et de salles de bains partagées. Et, d'un coup, toute ma spiritualité de pèlerin réafflue.

Sur le chemin du retour, je m'arrête pour goûter la cuisine typique de León. La cuisine léonaise ne semble pas particulièrement concernée par les modes diététiques contemporaines. Ici règnent les charcuteries, les saucisses, les viandes, les fromages et les portions visiblement pensées pour des personnes qui passent leurs journées à travailler dans les champs ou à marcher vers Saint-Jacques. Mon assiette est si généreuse que j'envisage de demander de l'aide aux pèlerins de la table voisine. Je mange avec la concentration et le respect réservés aux expériences

importantes. Après près de trois cents kilomètres de marche, mon organisme interprète ce repas, non comme un simple déjeuner, mais comme un acte de justice réparatrice.

Je me perds ensuite avec bonheur dans les ruelles du *Barrio Romántico*, pleines d'ambiance, de tapas, de bars et de gens joyeux. Le nom du quartier évoque des passions dévorantes et des déclarations d'amour. Pour ma part, à cet instant précis, mes sentiments les plus intenses vont surtout aux *croquetas* et à toute surface susceptible de me permettre de m'asseoir.

La pluie a cessé. Je prends donc une décision parfaitement raisonnable et modérée : continuer à marcher jusqu'au soir.

Qualifier le tronçon suivant du Chemin de « peu spectaculaire » relèverait d'un remarquable exercice diplomatique. Douze kilomètres le long de la route nationale. Une expérience capable de faire réévaluer positivement les périphériques de Rome ou de Bruxelles. Long. Monotone. Bruyant. Interminable.

Finalement, vers vingt et une heures trente, j'arrive à San Martín. J'entre dans le dortoir de mon auberge, occupé exclusivement par des Italiens. Il y a un jeune couple qui a choisi le Chemin comme voyage de fin d'études. Une décision qui peut être interprétée soit comme d'un romantisme extrême, soit comme une gestion créative d'un budget universitaire encore contraint.

Au restaurant où ils viennent de dîner, je remarque quatre amis de longue date passionnés de montagne qui jouent aux cartes : Gino, Lorenzo, Claudio et Maurizio, originaires de Bussoleno, un charmant village du Val de Suse. Ils sont partis de León le matin sous une pluie battante et sont inexplicablement encore pleins d'énergie, d'enthousiasme et de confiance en l'humanité.

Gino est campanien comme moi. Avec lui, je retrouve naturellement mon dialecte et les intonations de ma région. Il a une énergie contagieuse et aborde chaque journée avec enthousiasme. Maurizio est le plus malicieux du groupe. Il observe, écoute, puis lâche sa réplique, celle qui fait sourire tout le monde sans jamais élever la voix. Lorenzo est celui avec qui je

parle le plus souvent d'économie et de sport. Il partage ces passions et raconte avec fierté le parcours de son fils, jeune entraîneur. Enfin, il y a Claudio, le plus silencieux. Il parle peu, mais dès que la route monte, il se transforme. Il marche avec une aisance et une légèreté qui laissent entendre que les montagnes sont son habitat naturel.

Ce sont des gens entraînés, souriants, encore capables de commenter les paysages et de formuler des phrases complètes après trente kilomètres de marche. Moi, à ce stade, je communique principalement à travers des soupirs, des grimaces et des commandes de café. Et pourtant, la chose la plus étonnante est ailleurs. Je les connais depuis à peine quelques heures et j'ai déjà l'impression qu'ils sont de vrais amis.

Plus tard, tandis que je récupère mes forces à l'auberge, je reçois un message WhatsApp de Simone. J'ouvre la vidéo. Je m'attends à voir un dortoir, quelques pèlerins fatigués, peut-être une assiette de pâtes. En réalité, j'assiste à une scène qui semble sortie d'un documentaire mystico-musical produit par Netflix.

L'auberge où il se trouve est gérée par des religieuses qui, après le dîner, chantent devant les pèlerins, armées de guitares et d'un tambourin. Elles entraînent les pèlerins avec elles et tous se mettent à chanter ensemble. Sur la vidéo, je les vois frapper dans leurs mains, sourire et chanter avec un enthousiasme croissant. Je regarde l'enregistrement une seconde fois pour être sûr d'avoir bien vu.

Manifestement, Simone se trouve quelque part à mi-chemin entre une auberge du Camino et les Victoires de la musique organisés par des religieuses. Le Chemin c'est aussi ça : on part en pensant accomplir un pèlerinage médiéval et on finit par assister à un bœuf de sœurs bénédictines sur WhatsApp.

Mardi 13 mai : déjeuner diplomatique sur un malentendu et un SPA

Après le petit-déjeuner, je salue avec familiarité les nouveaux amis italiens rencontrés la veille au soir, déjà prêts à partir avant moi. De toute façon, j'ai compris que, sur le Chemin, on se perd et on se retrouve tout le temps, parfois dix kilomètres plus loin, devant une tortilla ou dans une pharmacie.

Entre-temps, Benito — le propriétaire de l'auberge, avec son visage d'homme qui a vu défiler la moitié du monde — nous raconte qu'autrefois le Camino Francés était appelé le « Chemin romain ». On y croisait surtout des Italiens, des Espagnols et quelques Français. Ses parents accueillaient les pèlerins directement chez eux. À cet instant, j'ai la sensation très forte que le Chemin n'est pas seulement un itinéraire, mais une sorte de fleuve humain qui continue de couler depuis des siècles. Les sacs à dos changent, mais les regards fatigués et heureux restent.

Après quelques kilomètres, nous quittons enfin la route nationale. Et là, le paysage change complètement d'aspect : petits chemins de montagne, villages

minuscules, arbres verdoyants, buissons de myrtilles, forêts de hêtres et, partout, un silence assourdissant, interrompu seulement par le bruit des pas, des bâtons de marche et le chant des oiseaux. Une beauté à la fois simple et grandiose. Chaque virage semble murmurer : « Doucement, ne te presse pas. Regarde bien. »

La destination du jour est Astorga. Je n'en sais absolument rien, car la veille au soir j'étais trop fatigué pour faire la moindre recherche sur Internet. À présent, ma méthode d'exploration culturelle est très simple : j'arrive quelque part, j'ouvre les yeux et je me laisse surprendre. Une sorte de *National Geographic* avec des ampoules aux pieds.

Naturellement, après sept heures de marche, mon cerveau entre dans sa phase obsessionnelle : *manger*. Je tiens absolument à goûter la spécialité locale, le célèbre *cocido maragato*. Pour cette expérience gastronomique, que Santiago me pardonne, je trahis les flèches jaunes du Chemin et je suis *Google Maps* en direction d'un restaurant, avec l'obstination et la sagacité d'un limier. Je marche si vite que je rattrape mes amis, qui avaient pourtant pris de l'avance. Une conversation rapide, superficielle, puis je les dépasse en m'excusant parce

que je suis pressé. J'ai peur que le restaurant ferme. Dans leur immense générosité, ils comprennent.

J'arrive. J'ouvre la porte. Et je comprends immédiatement que je me suis trompé dans la catégorie sociale de la clientèle. De l'extérieur, le restaurant est parfaitement ordinaire. À l'intérieur, il est très élégant. Des gens bien habillés. Des serveurs irréprochables. Un maître d'hôtel. Une atmosphère raffinée.

Puis j'entre, dans toute ma splendeur de pèlerin : sac à dos énorme, chapeau, bâtons de marche, short de randonnée, le tout achevé par la sueur dégoulinante et le visage sale de poussière. Je ressemble à un clochard égaré qui serait entré par erreur dans une salle où se tient un déjeuner diplomatique. Je m'excuse immédiatement pour ma tenue. Avec une grande gentillesse, on m'installe tout de même dans un coin de la salle, à cette heure tardive — environ quinze heures trente — où le restaurant est à moitié plein ou à moitié vide, selon les points de vue.

Et la fête commence. Le *cocido maragato* est absolument délicieux, copieux, réconfortant. Une déclaration

d'amour aux pois chiches, aux carottes, aux différentes viandes et aux calories. Un régal. Même si je dois reconnaître que c'est le plat idéal si on prévoit de dormir après pendant trois jours, moins si on doit marcher encore trente kilomètres le lendemain matin. Par prudence, je renonce au bouillon qui accompagne traditionnellement le plat.

Je quitte le restaurant totalement rassasié, dans un état physique oscillant entre la béatitude et l'indigestion. Je me mets à chercher un hôtel à proximité. Et ce jour-là, le Chemin décide de me récompenser. Je trouve un excellent hôtel à un prix très raisonnable, avec un SPA. Un SPA. Après des jours de sacs à dos, de poussière, de transpiration et de laveries improbables, voir le mot *SPA* me procure l'émotion que les pèlerins du Moyen Âge devaient ressentir devant un miracle. « Oui », me dis-je, « je l'ai bien mérité. »

Je prends une douche interminable. Je crois avoir lavé au passage une partie de mes péchés. Puis je pars visiter Astorga. Et une autre merveille apparaît : le Palais épiscopal de Gaudí. Je reste littéralement bouche bée. Gaudí a ce don de créer des bâtiments qui semblent sortis à la fois d'un conte de fée, d'un rêve et

d'une prière. Tout paraît défier la rigidité de la pierre, comme si l'édifice respirait. Je me rends ensuite à la cathédrale gothique tardive. Encore un émerveillement. Après les églises et les cathédrales de Navarre et de Castille, je reste stupéfait devant sa façade lumineuse et élancée.

À ce stade, Astorga a clairement décidé d'en faire trop. Et pour conclure dignement la journée : SPA. J'y reste deux heures. Deux bonnes heures. Eau chaude. Silence. Paix absolue. Après tant de kilomètres, mon corps arrête de protester et accepte une trêve.

Le soir, je vais à la laverie où je reste plus d'une heure, puisque même les pèlerins doivent affronter la dure réalité des chaussettes et des vêtements sales. J'en profite pour manger quelque chose, car après le *cocido*, il faut rester léger. Très léger. Je crois que demain j'aurai suffisamment d'énergie pour rejoindre directement Santiago sans m'arrêter.



Astorga : le palais épiscopal de Gaudì et la cathédrale

Jeudi 14 mai : la vie qui recommence

Je me réveille tard. Pour une fois, le corps prend le dessus sur la culpabilité du pèlerin discipliné. Je décide de ne pas prendre mon petit-déjeuner à l'hôtel. Après plusieurs jours de marche, choisir l'endroit où boire un café ressemble déjà à un petit acte de liberté.

Je sors et passe devant la cathédrale d'Astorga. Si elle m'avait semblé belle la veille, ce matin, sous la lumière claire et fraîche du jour, elle est émouvante. Les pierres paraissent s'illuminer d'elles-mêmes et je reste là quelques minutes à l'admirer comme on regarde quelqu'un dont on veut conserver l'image dans sa mémoire et dans son cœur, parce qu'on sait qu'on ne le reverra plus.

Puis la mission impossible de la journée commence : trouver un expresso digne de ce nom. Bars fermés. Bars sans machine à expresso. Bars où le café ressemble plus à une punition médiévale qu'à une boisson censée vous réconforter et vous réveiller. Après plusieurs tentatives, je me rends à la terrible évidence : je vais devoir marcher six kilomètres avant

de pouvoir prendre mon petit-déjeuner. Six kilomètres sans caféine, c'est une forme de pénitence moderne.

Le premier village apparaît enfin comme un mirage : Murias de Rechivaldo. Le bar est bondé, non seulement de pèlerins, mais aussi d'habitants du village. Je ne sais pas comment l'homme derrière le comptoir arrive à gérer tout ce monde sans perdre la raison ou lancer un verre à la tête de quelqu'un. Je suis surtout impressionné par la quantité et la variété de tortillas qu'il sert : tortilla au boudin noir, tortilla au fromage et au jambon, tortilla au chorizo, tortilla nature... Dans cette région d'Espagne, il existe une tortilla spécifique pour chaque état émotionnel du pèlerin : celle de l'espoir, celle du désespoir et probablement celle dédiée aux ampoules du pied gauche.

Moi, naturellement, je reste plusieurs minutes en contemplation mystique devant le comptoir, essayant de choisir, avec la concentration d'un juriste étudiant un arrêt de la Cour de justice européenne. Je m'assieds et prends un petit-déjeuner qui vaut un repas étoilé. Sur le Chemin, le bonheur se mesure en petites

bénédiction quotidiennes : un expresso bien chaud, du pain grillé, un jus d'orange et une chaise.

Je repars en traversant un sentier merveilleux. J'ai l'impression de marcher dans un tableau impressionniste, au milieu de champs de blé vert et de coquelicots rouge vif qui surgissent d'un coup. La fatigue demeure, mais le paysage la rend légère et supportable avec élégance.

Je poursuis ma route pendant quelques kilomètres avec Alison, une Américaine très sympathique. Elle me raconte que son fils est devenu prêtre. Elle le dit avec beaucoup de fierté et une simplicité déconcertante, comme si elle parlait du temps qu'il fait.

Puis, assis à la terrasse d'un bar, je retrouve avec une immense joie mes amis de Bussoleno qui, raisonnables, soucieux de leur santé et encore en possession de valeurs sanguines compatibles avec la vie, commandent une salade savoureuse. Moi, en revanche, comme toujours, je réagis à la fatigue du Chemin avec le discernement alimentaire d'un bûcheron revenant d'une longue journée à couper du bois. Je commande sans la moindre mesure : soupe de

lentilles au chorizo, pain de viande, frites, salade. Cette dernière, uniquement pour pouvoir affirmer devant ma conscience et devant mes amis que j'ai aussi mangé des légumes. Quand les plats arrivent, j'ai presque honte. Puis je goûte la soupe et tout ce qu'il me restait de dignité morale disparaît sur le champ.

Mes amis restent plus longtemps à Rabanal. Je poursuis seul, quand mon téléphone m'apporte une merveilleuse nouvelle : Elisabetta Ludovica, la fille de mon meilleur ami Marco et de Federica, est née. Je reste immobile quelques secondes à regarder l'écran. Puis j'éclate en sanglots. Ça m'arrive souvent ces derniers temps : les émotions arrivent sans demander la permission. Je suis fatigué, vulnérable, loin de chez moi, et certaines nouvelles me traversent entièrement. Je suis ému en pensant à Marco, ami de toujours, devenu père. Je pense à Federica, à leur bonheur, à cette petite fille qui vient d'arriver dans le monde pendant que moi, je marche dans les montagnes du nord de l'Espagne à la recherche de moi-même.

À cet instant, le Chemin me paraît tout à coup d'une grande clarté : d'un côté, la fatigue, le temps qui passe, les genoux et les talons qui protestent officiellement

contre moi ; de l'autre, la vie qui continue obstinément à renaître à travers l'amour.

Je m'arrête et reste quelques minutes en silence, les yeux humides et le cœur rempli de gratitude. Je me dis qu'il n'existe peut-être pas de meilleur endroit que le Chemin pour recevoir une nouvelle pareille. Pendant que tu traverses des paysages anciens et que tu sens peser sur toi le poids des années, quelque part naît une enfant dont les yeux sont encore remplis d'avenir. Elle ne sait rien de la fatigue, des peurs, des déceptions ou du temps qui passe trop vite. Et pourtant, au moment même où toi, tu avances péniblement sur un sentier séculaire, elle entre dans notre monde. Toi avec tes ampoules aux pieds et toute une vie sur les épaules ; elle, légère comme un souffle qui commence à peine.

Pendant un instant, je crois apercevoir le fil invisible qui relie les générations : ceux qui sont en chemin depuis longtemps et ceux qui viennent juste d'ouvrir les yeux sur le monde. Je garde cette pensée avec moi pendant le reste de la journée. Chaque pas accompagné de l'image d'Elisabetta Ludovica qui, pendant que je parcours une antique route de

pèlerinage, vient d'entamer le plus long et le plus imprévisible des chemins : celui de la vie.

C'est peut-être aussi pour cette raison que l'étape qui m'attend ce jour-là prend une signification particulière. J'avais prévu d'atteindre et de dépasser la célèbre Cruz de Hierro, tandis que mes amis pensaient s'arrêter avant, à Foncebadón. Comme ils n'ont pas trouvé d'hébergement, nous décidons finalement de continuer tous ensemble vers l'un des lieux les plus emblématiques de tout le Chemin.

À dire vrai, cette croix n'impressionne pas par sa taille. Au contraire, ce qui frappe, c'est sa simplicité. Aucune monumentalité spectaculaire. Aucune architecture grandiose. Aucun effet de mise en scène. Simplement un long poteau de bois surmonté d'une petite croix de fer, planté au point culminant du Camino Francés, entouré d'une immense montagne de pierres déposées au fil des siècles par les pèlerins.

Selon la tradition, chaque pèlerin apporte de chez lui une pierre qu'il abandonne ici comme symbole de quelque chose qu'il souhaite laisser derrière lui : une

douleur, un poids, une peur, un deuil, un remords, ou un pan de sa vie devenu trop lourd à porter.

Naturellement, moi qui ai préparé mon sac avec l'efficacité stratégique d'un homme déjà en souffrance physique avant de partir, j'ai complètement oublié d'emporter ma pierre symbolique. D'abord, je le considère comme un échec spirituel assez sérieux. Puis, je regarde mon sac à dos, mes genoux et mon état psychologique général, et j'en conclus que je transporte déjà suffisamment de choses sans devoir y ajouter une contribution minérale supplémentaire.

Pourtant, ce lieu dépouillé possède réellement quelque chose de mystique qui attire et émeut le voyageur. Les pèlerins parlent à voix basse. Certains pleurent. D'autres restent silencieux. D'autres encore prennent des photos en cherchant simultanément spiritualité et illumination. Nous aussi, nous restons là quelques minutes sans dire grand-chose. Sur la route de Saint-Jacques, il arrive souvent que des personnes habituellement bavardes se taisent devant certains paysages ou certains symboles, par respect, par foi ou par gratitude.

Le vent souffle fort sur la colline et fait flotter les drapeaux, les rubans et les souvenirs laissés par des pèlerins venus du monde entier. En regardant cette montagne de pierres, je pense qu'au fond le Chemin est aussi cela : des millions de personnes qui arrivent chargées de fatigues, de peurs et d'espérances, et qui essaient d'en abandonner au moins une partie sur le bas-côté. Mais le Chemin, comme toujours, n'accorde pas trop longtemps le privilège de la poésie.

Après l'émotion, nous réalisons que, bien qu'il soit déjà cinq heures de l'après-midi, nous devons encore marcher vingt interminables kilomètres pour trouver une auberge où il reste des places. Et ces vingt kilomètres, après toute la montée, s'apparentent pour moi à l'Himalaya. Heureusement, je suis avec mes amis. Et nous prenons conscience qu'à la fin de la journée nous aurons parcouru quarante-cinq kilomètres, au lieu des vingt-cinq prévus. Un écart non négligeable.

Quarante-cinq. Une distance qui nous aurait semblé totalement déraisonnable la veille au soir, mais que le Chemin nous apprend à accepter progressivement, avec résignation philosophique. Inutile de compter les

kilomètres qui restent. On survit par étapes : le prochain village, la prochaine fontaine, le prochain bar.

Nous arrivons épuisés à El Acebo, dans notre auberge neuve avec piscine. Une piscine que nous n'utiliserons évidemment pas. Il y a du vent. Il fait froid. Nos mains sont glacées. Nos visages sont défaits par la fatigue. Et pourtant nous sommes heureux. Un bonheur simple et un peu primitif, qui n'arrive qu'en retirant enfin notre sac à dos, quand on comprend que, pour aujourd'hui, on a réussi.

Vendredi 15 mai : Ando

Nous décidons de ne pas prendre le petit-déjeuner à l'auberge et de nous arrêter un peu plus loin. Et tout à coup, dans une caravane transformée en café, nous rencontrons Tony, un Français extrêmement sympathique qui nous prépare un vrai café, à la moka. Un de ces cafés qui vous remettent directement d'aplomb sans vous demander si vous allez bien avant. Tony a l'allure d'un homme capable de réparer une moto, un mariage et une installation de plomberie avec le même tournevis.

En arrivant à Molinaseca, nous faisons une petite pause et admirons, avec l'émerveillement désormais professionnel du pèlerin, un nouveau pont romain. Sur le Chemin, les ponts romains apparaissent avec la même fréquence que les pèlerins sortent leur téléphone pour photographier une vache. Ils sont inévitables et toujours accompagnés d'un silence respectueux, comme si nous devions nous montrer dignes des deux mille ans d'histoire qui nous contemplent.

Et chaque fois, je l'avoue, je ressens une petite fierté nationale. Parce qu'en tant qu'Italien, voir un pont romain toujours debout en terre ibérique après des siècles de guerres, de pluies, d'invasions et de pèlerins transpirants suscite inévitablement une pensée très peu spirituelle et profondément patriotique : « Quand même, ces Romains... quel peuple ! » Pendant ce temps, nous, civilisation moderne et avancée, inaugurons régulièrement des infrastructures qui, six mois plus tard, ont déjà des fissures, des déviations et une commission d'enquête parlementaire.

À l'approche de Ponferrada, nous rencontrons un pèlerin japonais dans un moment de pause. Petit, souriant, très poli. Il se présente avec une légère révérence :

— « *I'm Ando.* »

Puis, devinant probablement l'état cognitif déjà fortement dégradé des pèlerins après tant de kilomètres, il ajoute immédiatement :

— « *Like andar in Spanish!* »

Génial. Instantanément, les questions fusent : « *Dónde Ando ?* », « *Ando a comér ?* », « *Ando por la mañana ?* » Avec un verbe conjugué pour prénom, cet homme était prédestiné.

Quand nous arrivons à Ponferrada, le château des Templiers apparaît théâtralement, comme un décor médiéval installé pour vous rappeler que l'Europe, avant les compagnies *low cost* et les mots de passe à changer tous les trois mois, était peuplée d'hommes-guerriers qui traversaient les continents avec leurs épées et leur foi.

Je quitte mes amis de Bussoleno et poursuis ma route vers Cacabelos, un nom qui provoque inévitablement des réactions immatures chez nous autres Italiens. Car le Chemin peut bien être une expérience spirituelle, culturelle et introspective, il suffit d'un nom vaguement ambigu pour faire régresser tout un groupe d'adultes au niveau émotionnel d'une sortie scolaire au collège.



Mes amis de Bussoleno: Gino, Lorenzo, Claudio e
Maurizio

Samedi 16 mai : le dernier Chemin et ce « *allez* » comme un soupir

J'ai dormi comme un bébé. Du sommeil profond du pèlerin qui ne rêve plus et qui s'éteint simplement comme un téléphone à 2 % de batterie. Je me réveille dans la petite ville de Cacabelos où, à sept heures du matin, les oiseaux chantent avec enthousiasme, tandis que nous, les pèlerins, peinons à enfiler nos chaussures et à faire nos premiers pas. Heureusement, un excellent *desayuno* remet un peu d'ordre dans mon système digestif et nerveux.

Je prends la direction de la première vraie montagne de Galice : *O Cebreiro*. Rien que son nom laisse entendre qu'elle se mérite. Tout le monde en parle avec ce mélange de respect et de terrorisme psychologique que les pèlerins réservent aux grandes ascensions du Chemin. Ils disent tous : « C'est magnifique ! » Ce qui, en langage pèlerin, signifie : prépare-toi à souffrir devant des vues panoramiques.

Les kilomètres sont nombreux et, pour une fois, je décide d'utiliser aussi mon cerveau, et pas seulement mes jambes. Je réserve une auberge à Herrerías, à

environ trente-cinq kilomètres de là, afin d'être certain de trouver un lit avant la grande montée. Avec le temps, on développe une forme de sagesse très concrète : mieux vaut affronter les crises spirituelles sous un toit sûr.

Quand on marche seul, le rythme change. Plus de conversations. Plus de compromis sur la vitesse. Plus de diplomatie de groupe. Juste le bruit des pas et la respiration. Après quelques heures, l'esprit cesse de penser de manière linéaire et commence à vagabonder. Une drôle de sensation. Sur le Chemin, les pensées n'arrivent jamais dans l'ordre : elles font du stop et s'accumulent comme les débris d'une avalanche. Et pendant ce temps, devant moi, O Cebreiro attend. Immobile comme les montagnes qui savent parfaitement que, tôt ou tard, c'est vous qui allez céder.

Je traverse des vignobles qui s'étendent jusqu'à l'horizon. Des rangées parfaites, dessinées sur les collines avec cette sérénité typique de la campagne ancienne. Et me reviennent en mémoire les vignes du petit village d'Irpinie où vivaient mes grands-parents,

celles qu'ils cultivaient avec un dévouement que je pensais banal et qui me semble héroïque aujourd'hui.

C'était magnifique de voir les vignes verdoyantes et c'était encore plus beau de récolter le raisin. Les mains sales, le soleil sur la peau, les caisses de raisins beaucoup trop lourdes, défis titanesques aux yeux d'un enfant, mais que les adultes soulevaient avec une facilité déconcertante.

Comme j'aimerais revenir quelques heures à cette époque. Pas pour redevenir jeune — la jeunesse est largement surestimée quand on a des ampoules aux pieds — mais pour retrouver ce temps où l'avenir semblait infiniment lointain et où le présent suffisait à lui seul.

En marchant, je pense au travail des agriculteurs. Un effort silencieux, quotidien, sans applaudissements. Encore de nos jours, malgré les tracteurs et la technologie, ils restent tributaires du ciel. Il suffit d'une grêle subite, d'une pluie au mauvais moment ou d'un vent destructeur pour que des mois de travail disparaissent en une demi-heure. Alors que nous, citadins, nous plaignons du Wi-Fi qui ralentit trois

minutes. Eux, scrutent les nuages, inquiets et conscients qu'ils renferment le destin d'une année entière.

Je suis dans le Bierzo. Je ne connaissais ni cette région ni son appellation viticole. Quand je pense aux vins espagnols, j'ai en tête ceux de la Rioja, comme quiconque croit connaître un pays parce qu'il a vu deux étiquettes au supermarché. Pourtant, cette terre espagnole est merveilleusement variée. Des vignobles splendides, des collines douces, de petits villages où le temps semble ralentir. Et malgré mon ignorance œnologique, je suis convaincu que le vin produit ici est exceptionnel. Certaines terres ne peuvent tout simplement pas produire un mauvais vin. Ce serait une offense.

Je poursuis mon chemin et je me rends compte que le Chemin fait aussi cela : il vous rend des souvenirs que vous pensiez archivés, tels de vieilles bouteilles oubliées dans une cave qui, quand on les débouche, sentent encore la maison.

J'arrive à Villafranca del Bierzo. Seul, même si je reste en contact continu avec Gino et mes autres amis.

Après des dizaines de kilomètres, j'entre dans le premier café que je trouve et je me console avec un chocolat chaud et des churros absolument fabuleux. D'un point de vue nutritionnel, cette combinaison ferait probablement s'évanouir n'importe quel diététicien. Mais à cet instant précis, elle a la même valeur émotionnelle qu'une étreinte maternelle. Les churros disparaissent à une vitesse incompatible avec la dignité d'un homme adulte.

L'âme et la glycémie restaurées, je repars tranquillement jusqu'à arriver enfin en Galice. Je suis tout de suite surpris. Contre toute attente, malgré tous les avertissements météorologiques, il y a du soleil et il fait chaud. Une agréable surprise après des semaines d'intempéries. Là où j'imaginais la pluie, le vent, des vêtements humides et un ciel gris, au contraire, l'air sent l'herbe sèche et l'eucalyptus. Les sentiers blancs brillent sous le soleil. Pendant un instant, je me demande si je ne suis pas tombé par erreur dans une Galice de brochure touristique.

Puis j'aperçois un vieil homme arrêté au bord du sentier, appuyé contre un petit mur de pierre. Ce qui me frappe immédiatement, c'est son sac à dos : trop

grand, trop lourd, complètement disproportionné par rapport à son corps maigre, fragile et usé par les années. Il boit lentement une bouteille d'eau. Ses mains tremblent légèrement. Il respire lentement, comme si le fait de respirer exigeait des précautions. Je m'arrête et lui demande s'il va bien. Il lève les yeux vers moi et répond avec douceur :

— « *Oui, oui... allez.* »

Il le dit presque en souriant, comme certaines personnes âgées qui ne veulent ni déranger ni être dérangées. Je repars. Mais après quelques pas, je continue à me retourner. Il y a quelque chose chez cet homme qui me retient. Peut-être sa fatigue et sa solitude. Ou peut-être sa façon obstinée de rester debout malgré tout.

Deux kilomètres plus loin, je m'arrête à la terrasse d'un petit café, à Trabadelo. J'y remarque deux jeunes femmes : une Française, Charlotte et une Italienne, Patrizia, qui, portée par l'enthousiasme de son premier Chemin, vient tout juste de décider de démissionner à son retour. Nous buvons quelque chose et bavardons distraitemment, comme le font les pèlerins fatigués.

Puis, à un moment donné, arrive le vieil homme. Je me souviens encore du soulagement absurde que j'ai ressenti en le voyant. Une joie disproportionnée, irrationnelle. Comme si, inconsciemment, j'avais craint qu'il ne disparaisse quelque part le long du sentier.

Il s'assied en silence, non loin de nous, le visage creusé, les yeux brillants de fatigue et une gravité immense. La noblesse silencieuse de certaines personnes âgées qui continuent à marcher malgré leur corps qui les supplie d'arrêter.

Plus tard, je reprends la route avec les deux jeunes femmes. Et Charlotte me raconte qu'elle le connaît. Elle a parlé avec lui la veille. Il a quatre-vingt-un ans. Il est français. Veuf. Des années plus tôt, il avait parcouru le Chemin avec son épouse. Quand elle me dit cela, je sens immédiatement quelque chose se serrer en moi.

Charlotte continue à parler doucement, avec délicatesse, comme si elle racontait quelque chose de très sensible qui mérite respect et discrétion. Après la mort de sa femme, il est resté seul. Sa famille voulait l'envoyer dans une maison de retraite. Mais il n'arrivait

pas à l'accepter. Alors il a repris son vieux sac à dos et est reparti pour Saint-Jacques. Il parlait très peu. Il marchait, c'est tout.

Je me souviens du silence entre nous pendant que j'écoutais cette histoire. Parce qu'à cet instant, j'ai eu le pressentiment terrible et profondément humain que cet homme n'allait peut-être pas à Saint-Jacques. Peut-être cherchait-il simplement un dernier endroit où se sentir encore vivant. Ou peut-être — et cette pensée continue de me faire réfléchir aujourd'hui — espérait-il mourir là, sur le Chemin, le long de ces routes qu'il avait parcourues autrefois aux côtés de la femme qu'il aimait. Plutôt qu'être enfermé dans une chambre anonyme, devant une télévision allumée, à attendre lentement la fin, il avait choisi de marcher avec son sac à dos trop lourd, son entêtement et ses souvenirs.

Depuis ce jour, je le porte en moi. Je retiens de lui peu de choses : un visage fatigué, des mains tremblantes, et ce : « allez » dit tout bas, presque un soupir. Je me demande encore s'il est arrivé à Santiago.

Dimanche 17 mai : le *chuletón* fatal

J'arrive à Herrerías où je tombe sur deux personnes absolument charmantes : Renata et Béatrice. Renata avait déjà fait un bout du Chemin quelques années plus tôt et, visiblement, cette expérience était restée en elle comme seules les choses qui comptent vraiment restent. Cette fois, elle est revenue accompagnée. Elle a réussi à convaincre l'amour de sa vie de la suivre pour partager les mêmes paysages, la même fatigue et peut-être aussi l'étrange forme de bonheur qui naît quand on marche pendant des heures sans trop savoir pourquoi, mais avec l'intuition que ça a du sens.

Je les regarde parler et sourire avec la complicité tranquille des couples qui se sentent bien ensemble même sans rien dire. Ce qui au fond est l'une des preuves définitives de l'amour véritable : réussir à se supporter après vingt kilomètres de montée, de transpiration, de sacs à dos malodorants et de discussions logistiques sur l'endroit où faire tamponner son carnet. Toutes les deux ont cette énergie lumineuse qui vous met immédiatement à l'aise. Passé un certain temps, nous nous quittons,

convaincus que nous nous reverrons quelque part en chemin.

Je dis également au revoir à María, la propriétaire de la pension qui m'a hébergé. Ancienne footballeuse, toujours passionnée de football, elle fait partie de ces personnes qui parlent de sport avec le même sérieux que d'autres parlent de religion ou de politique internationale. Sur le Chemin, on découvre que chaque petit village cache des histoires inimaginables : des athlètes, des musiciens, des cuisiniers, des philosophes déguisés en barmen.

Ces pensées m'accompagnent quand commence la terrible montée vers La Faba. D'abord sur une route goudronnée, presque trompeuse dans sa douceur apparente. Puis vient le chemin ancien, le vrai, celui qui vous rappelle peu à peu pourquoi les pèlerins prononcent le nom d'O Cebreiro avec la même considération que certains examens universitaires traumatisants ou les marathons. La montagne ne crie jamais. Elle vous use lentement. Pas à pas.

Je croise un panneau annonçant fièrement que le tronçon que je vais parcourir est restée pratiquement

identique à celui qu'empruntaient les pèlerins il y a des siècles. Une information qui paraît romantique quand on la lit chez soi sur son canapé. Sur place, elle prend le ton d'une menace. Après quelques mètres, je comprends que les historiens n'exagéraient pas. Le sentier est réellement ancien. Tellement ancien qu'il n'a probablement pas été entretenu depuis l'époque de Charlemagne.

Je marche parmi les pierres, la boue et les passages glissants qui transforment chaque pas en pari. J'avance, plié en avant, accroché à mes bâtons de randonnée, et je pense inévitablement aux pèlerins du Moyen Âge. Mais comment faisaient-ils ? Moi, je suis équipé comme pour une expédition himalayenne sponsorisée : chaussures techniques, veste imperméable, sac ergonomique, chapeau, crème solaire, crème anti-ampoules, gourde filtrante et une telle quantité d'accessoires que je ressemble moins à un pèlerin qu'à un magasin ambulant d'articles de sport et de produits pharmaceutiques. Et pourtant, je souffre.

Eux, affrontaient ces montagnes avec des chaussures de cuir rigide, des manteaux de laine trempés et une

couverture médicale reposant essentiellement sur la protection des saints. Ils étaient peut-être plus résistants. Ils avaient survécu aux guerres, aux famines et aux épidémies et possédaient une endurance qui ferait pâlir n'importe quel athlète professionnel. Ou peut-être ils mouraient, tout simplement, et les avis négatifs ne nous sont jamais parvenus.

À un moment donné, je glisse légèrement sur une pierre et n'évite la chute que grâce à une manœuvre qui ressemble plus à une chorégraphie contemporaine qu'à de la marche. Je regarde autour de moi pour vérifier que personne n'a assisté à la scène. Bien sûr, il y a au moins cinq pèlerins. Tous me sourient avec cette expression de solidarité qui signifie : « Ne t'inquiète pas, ça nous est arrivé aussi. » Ce qui, sur le Chemin, est une façon élégante de dire : « Tu as eu énormément de chance de ne pas finir la tête dans la boue. »

Quand le sentier devient enfin plus praticable, je me retourne et ressens un profond respect pour ceux qui l'ont parcouru il y a mille ans. Puis je me dis que, si je devais réellement choisir entre la spiritualité médiévale et une paire de chaussures de randonnée neuves, je

choiserais les chaussures sans le moindre conflit intérieur.

J'arrive à La Faba déjà épuisé et je m'arrête immédiatement pour une pause stratégique : espresso ou tortilla ? Ou les deux ? Mon organisme fonctionne selon un principe très simple : glucides, caféine, espoir.

Je repars. La montée continue. Le souffle se raccourcit. Les jambes protestent ouvertement. Le sac à dos semble rempli de briques mouillées. Malgré tout, j'avance. Sur le Chemin, on apprend que le corps possède beaucoup plus de réserves que nous n'imaginons. C'est souvent le mental qui abandonne en premier.

J'atteins enfin le sommet d'O Cebreiro. Et je comprends tout de suite pourquoi tout le monde en parle comme d'un lieu mystique. Les maisons, peu nombreuses, semblent d'un autre monde : basses, rondes, anciennes, construites pour résister au vent, au froid et probablement aussi aux opinions sur les réseaux sociaux.

Je visite l'église, simple et austère, avec une spiritualité discrète qui paraît encore authentique. Aucun effet spécial. Seulement le silence, la pierre et les siècles. À l'extérieur, le panorama récompense tous les efforts. Ou presque. Car la douleur du tendon et des muscles ne semble guère impressionnée par la beauté du paysage.



Galicie : O Cebreiro

Je continue à engranger les kilomètres. Je m'arrête dans quelques bars et constate avec joie que plus on pénètre en Galice, plus les tortillas deviennent épaisses.

J'arrive à Triacastela en soirée. À peine le temps de poser mon sac à dos à l'auberge et je ressors vers le restaurant du village qui affiche les meilleures critiques. J'entre, je m'installe et j'annonce au serveur que je ne veux pas du menu du pèlerin. Je veux de la viande. Des protéines. Du fer. Il me regarde avec cette expression typique des Espagnols quand ils comprennent que le pèlerin qui se tient devant eux a déjà franchi la frontière entre la faim et le délire métabolique. Il me propose un *chuletón* et, me voyant seul, il se sent moralement obligé de préciser :

— « *Un kilo doscientos gramos... hueso incluido, claro ?* »

Un kilo deux cents grammes. Pratiquement un petit bovin. Mais moi, gonflé d'une confiance injustifiée et complètement déconnecté de toute médecine interne, je réponds immédiatement :

— « *No te preocupes.* »

Et, tant qu'à faire, j'ajoute :

— « *Llévame también patatas y pimientos del padrón.* »

À cet instant, je crois que le serveur commence à me considérer plus comme un cas clinique que comme un client. C'est beaucoup trop. Mais je n'ai pas une faim normale. J'ai ce vide cosmique du pèlerin qui se creuse après avoir gravi une montagne sur un sentier ancestral. Un état physique où le corps ne distingue plus entre nourriture, survie ou attaque préventive contre les réserves alimentaires de la Galice.

Et quand je vois arriver cette énorme quantité de viande sur la table, une pensée très simple, très humaine et très sincère me traverse l'esprit. Peut-être que le bonheur, parfois, se résume à cela. Être mort de fatigue, avoir vraiment faim et voir arriver un *chuletón* de la taille d'un matelas orthopédique.

Le serveur m'offre également du vin. À moi, qui ne bois pas d'alcool. Mais à ce stade, je dois probablement dégager l'énergie spirituelle de quelqu'un capable de boire directement au tonneau. Et quoi qu'il en soit, je mange tout avec une discipline et

une détermination que je n'ai probablement atteintes que très rarement dans ma vie.

Puis viennent les conséquences. Une sorte d'effondrement gastro-intestinal mystique. Une indigestion si violente que pendant une bonne demi-heure je suis sincèrement convaincu que je vais mourir. Allongé sur mon lit à l'auberge, couvert de sueur froide, je commence à imaginer ma propre fin sur le Chemin. Je vois déjà l'építaphe : « Ci-gît Michele Colucci. Pèlerin. Tombé héroïquement devant un *chuletón*. » Quelle fin ignoble ! Survivre aux Pyrénées, aux ampoules, aux journées de quarante-cinq kilomètres... et mourir par excès d'enthousiasme bovin.

Je prie Dieu, la Vierge de Montevergine, saint Jacques, saint Janvier et tous les saints qui me viennent à l'esprit. Je promets solennellement que, si je survis à cette nuit, je mangerai avec modération et sobriété pour le restant de mes jours. Le miracle se produit. Je dors merveilleusement bien. Et, bien entendu, je me réveille avec exactement la même faim que la veille.



El cbuletón fatal !

Lundi 18 mai : une petite humanité fatiguée et heureuse

Il y a enfin du soleil. Un soleil galicien lumineux et généreux qui, lorsqu'il décide de se montrer, semble améliorer instantanément l'humeur de toute l'humanité pèlerine. L'atmosphère entre nous est joyeuse. La fatigue est toujours là, bien sûr, mais une sorte de bonheur collectif inexplicable se répand. Peut-être parce qu'ici tout le monde avance dans la même direction, ce qui, dans la vie, est quelque chose d'extraordinairement rare.

Je retrouve James et Steven, deux vieux amis anglais. Enfin, anglais d'origine, car James vit en Nouvelle-Zélande depuis vingt ans. Et ça me paraît déjà être une belle histoire. Deux amis qui décident de faire le Chemin ensemble après avoir été séparés toute une vie aux deux extrémités de la planète. Il y a des amitiés qui résistent mieux au temps et aux continents que certains mariages européens avec un crédit immobilier commun sur le dos.

Nous arrivons dans un petit refuge pour pèlerins où on pratique le yoga et où on offre à boire et à manger

en échange d'une participation facultative. Aucun prix imposé. Aucune caisse agressive. Aucun menu découverte. Seulement un accueil inconditionnel et une confiance absolue entre êtres humains. Une dimension des relations sociales de plus en plus rare dans le monde moderne.

C'est ce qui me touche toujours autant sur le Chemin : ici subsiste encore une économie de la gentillesse qui opère selon des mécanismes mystérieux, mais qui fonctionne. Quelqu'un vous offre quelque chose sans savoir qui vous êtes, et vous rendez la pareille par un geste spontané, sans vous sentir obligé. Pour quelques minutes, le monde semble se souvenir que tout n'a pas besoin d'être monétisé jusqu'au dernier centime.

Sur la route, nous rencontrons Rafael, un jeune Grec avec son mélodica. Rien que cette phrase ressemble déjà au début d'un film indépendant primé dans un festival. Rafael marche et joue de la musique. Parfois, il s'arrête, sourit, improvise quelques notes. Et le sentier se transforme. Parce qu'il suffit d'un peu de musique dans les bois pour se rappeler que les êtres humains, malgré tout, savent encore créer de la beauté gratuitement.

Nous arrivons aux portes de Sarria et je quitte mes amis anglais, attiré irrésistiblement par une envie de *pulpo a la gallega*. Un délice ! Tendre, parfait, assaisonné avec une simplicité absolue. La cuisine espagnole, comme la cuisine italienne d'ailleurs, a une qualité merveilleuse : quand le produit est bon, nul besoin de le déguiser en autre chose.

À Sarria, le Chemin change de visage. Les pèlerins sont plus nombreux. Les sacs à dos flambant neufs se multiplient. On croise de plus en plus de personnes qui marchent avec une fraîcheur insolente, comme si elles venaient tout juste de sortir d'une publicité pour chaussures de randonnée. Nous, les vétérans, nous nous reconnaissons immédiatement à notre regard légèrement usé et à notre façon de nous asseoir lentement pour éviter l'effondrement des genoux.

Je décide de continuer. Je traverse des forêts et des pâturages verdoyants où l'herbe haute et dense deviendra bientôt du foin pour nourrir le bétail. Ici, la Galice devient presque hypnotique : sentiers ombragés, murets de pierre, vaches immobiles qui observent les pèlerins avec l'expression patiente de

celles qui ont compris tous les secrets de la vie mais ont décidé de ne pas les partager.

À la fin de la journée, je parcours quarante-six kilomètres. Quarante-six. Une distance qui, dans la vie normale, exigerait un plan logistique, des compléments alimentaires et un peu de soutien psychologique. Ici, je la considère une « journée intense mais faisable ». Le Chemin modifie complètement la perception de la réalité.

En route, je rencontre un couple français qui semble avoir trouvé le compromis parfait. Elle fait le Chemin à pied. Lui, la suit en camping-car. Chaque soir, ils se retrouvent, dînent ensemble et dorment confortablement. J'observe la scène avec une admiration sincère. Après presque huit cents kilomètres de marche, je me demande si le vrai génie du pèlerinage n'est pas le mari qui, sans jamais porter son sac à dos, a réussi à faire passer son expérience pour un authentique Chemin de Saint-Jacques.

Épuisé mais heureux, j'arrive enfin à la magnifique ville de Portomarín. Dans les années soixante, pour construire le réservoir artificiel de Belesar sur le fleuve

Miño, l'ancien village fut englouti par les eaux. Avant l'inondation, les habitants démontèrent pierre par pierre les bâtiments les plus importants pour les reconstruire sur la colline qui domine aujourd'hui la vallée.

Je m'assois sur la place et oublie immédiatement le principe du péché de gourmandise qui gouvernait jadis le régime des pauvres et le gouverne peut-être encore aujourd'hui. Au restaurant, je commande de nouveau du *pulpo a la gallega*, mais aussi des *pimientos del Padrón*, des calamars frits et une bière sans alcool. Autour de moi, des pèlerins, du bruit, des verres, des rires et des sacs à dos un peu partout. Et en regardant cette place animée, je pense que le luxe véritable n'est ni le silence absolu ni les hôtels parfaits, mais c'est de se sentir appartenir, ne serait-ce qu'une soirée, à cette petite humanité fatiguée et heureuse.



En Galicie sous un soleil inattendu... enfin !

Mardi 19 mai : le Chemin change de lumière

Je me réveille avec une pensée qui arrive avant le bruit des sacs à dos et des pas dans le couloir de l'auberge : aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma fille, Giulia. Et subitement, le Chemin change de lumière. Parce qu'on peut traverser des montagnes, la pluie, le silence, la fatigue. On peut se convaincre, pendant quelques semaines, qu'on est devenu une sorte de pèlerin modèle capable de vivre avec seulement deux t-shirts, un short et une gourde. Mais il suffit de penser à sa fille pour redevenir immédiatement un père.

Je pense à elle, à sa naissance, à ses sourires, aux anniversaires organisés à la hâte entre le travail et les obligations du quotidien. Et cette fois, je suis ici, sur une route de Galice, à des centaines de kilomètres de distance, tandis qu'elle continue de grandir sans se soucier du temps qui passe. C'est une sensation étrange, douce et mélancolique, que connaissent bien tous les parents qui réalisent que leurs enfants traversent leur vie comme un miracle, pendant qu'eux, distraits, essaient simplement de leur emboîter le pas. Je marche depuis des semaines à la recherche de quelque chose que j'ai du mal à définir, mais dans des

moments comme celui-ci, je me rends compte que le sens de ma vie prend le nom de mes enfants.

Puis, immédiatement après cette réflexion paternelle de haut vol pleine d'amour et de spiritualité, une seconde pensée surgit, très précise, très concrète et beaucoup moins poétique : je dois m'occuper de mon linge. J'en suis arrivé à ce stade du Chemin où la garde-robe ne se divise plus entre « propre » et « sale », mais entre « encore socialement acceptable » et « plus acceptable du tout ». Je n'ai pratiquement plus rien à me mettre.

Je vais donc à la laverie de l'auberge voisine et, pendant que les machines tournent, je prends un copieux petit-déjeuner devenu rituel : une *tostada* à la tomate et au jambon. Je ne peux plus m'en passer. Au début du Chemin, je pensais que l'illumination spirituelle viendrait du silence, de la méditation ou des ascensions. En réalité, une partie essentielle de mon évolution personnelle passe par du pain grillé, de la tomate râpée et du jambon ibérique. L'Espagne vous transforme aussi de cette façon.

Quand le linge est enfin lavé et sec, j'éprouve une satisfaction totalement disproportionnée. Je plie soigneusement chaque vêtement, les range dans mon sac à dos et je me surprends à chanter à tue-tête *Bonito* de Jarabe de Palo : « *Bonito, todo me parece bonito...* » Je lave mes vêtements et je suis heureux ! Et ce qui m'inquiète, c'est que je le suis vraiment. Le Chemin réduit le bonheur à ses éléments essentiels : un lit disponible, un repas chaud, des pieds qui fonctionnent encore à peu près et du linge propre. Une fois le superflu éliminé, on découvre que l'être humain est étonnamment facile à satisfaire.

Sur la route, je rencontre d'autres Italiens. D'autres histoires, d'autres raisons, d'autres vies momentanément suspendues dans ce long corridor humain qui mène à Saint-Jacques. Nous devenons immédiatement amis et, au bout de trois minutes, nous parlons déjà de nourriture, de famille et des problèmes structurels de notre pays.

Mais la plus belle surprise de la journée s'appelle *Abies* : un âne pèlerin. Il est arrivé directement de Lourdes en France, avec son propriétaire Laurent. Un homme qui, à mes yeux, ressemble incroyablement à Richard

Gere, celui des films où il a toujours l'air sur le point de dispenser une parole de sagesse en regardant l'horizon. Lui m'explique que, selon ses amis, il ressemble plutôt à Zinedine Zidane. Diplomatiquement, je décide de voir les deux à la fois : Richard Gere après un stage d'été avec le Real Madrid.

Quand vient mon tour de me présenter, je lui dis :

— « Michele Colucci... comme Coluche. »

Laurent s'arrête et me regarde :

— « Coluche ! »

Il n'en faut pas plus pour ouvrir une nouvelle conversation. Il me parle de Michel Colucci, devenu Coluche, le célèbre humoriste français d'origine italienne. Un homme qui faisait rire, certes, mais dont l'humour savait aussi déranger. Il se moquait des puissants, des politiques, des hypocrisies de son époque, avec la liberté insolente de ceux qui utilisent le rire pour dire des choses très sérieuses.

Coluche est mort en 1986 dans un accident de moto, mais Laurent, lui, n'est pas convaincu :

— « Un accident ? Moi, je n'y crois pas... Il dérangeait trop de monde. »

Selon lui, Coluche aurait payé le prix de sa liberté de parole et de ses prises de position. Je l'écoute sans savoir où finit l'histoire et où commence la légende. Mais sur le Chemin, j'ai appris que certaines histoires ne sont pas intéressantes seulement parce qu'elles sont vraies ou fausses. Elles le sont aussi parce qu'elles révèlent quelque chose de celui qui les raconte.

Puis Laurent évoque un autre visage de Coluche, peut-être le plus beau : celui de l'homme qui, derrière le provocateur et le clown, avait une immense générosité. En 1985, il avait lancé les Restos du Cœur, avec une idée d'une simplicité désarmante : offrir à manger à ceux qui n'en avaient pas les moyens. Une plaisanterie devenue engagement. Sa célébrité mise au service des autres.

Je trouve amusant que le fait d'avoir cité Coluche pour aider un Français à retenir mon nom, nous ait conduits

si loin, du showbiz à des réflexion sur la politique, la liberté et la solidarité.

Et pendant ce temps, Abies continue d'avancer. Sous le regard attentif et plein d'amour de son maître, il marche tranquillement, très sérieux, avec la retenue paisible des ânes. Il semble totalement indifférent à Coluche, à Richard Gere, à Zidane et à la politique française. En l'observant, je me dis que nous avons profondément sous-estimé cet animal pendant des siècles.

Les ânes ne sont jamais pressés. Ils ne pratiquent pas le marketing personnel. Ils ne lancent pas de podcasts de développement personnel. Ils avancent, c'est tout. Une philosophie tout à fait respectable.

En regardant Abies sur le sentier, je le soupçonne d'être le pèlerin authentique du groupe, tandis que nous, les humains, ne faisons que l'accompagner comme une complication accessoire. Il ne semble pas tourmenté par le besoin de « se retrouver ». Il ne compte pas les kilomètres. Il ne consulte pas *Booking*. Il ne compare pas les chaussures de randonnée. Il ne photographie pas les couchers de soleil pour prouver

aux autres qu'il est spirituel. Il marche, mange, regarde le monde et reçoit des caresses. À bien y réfléchir, ce pourrait être une définition assez convaincante du bonheur.

Plus loin, assis à la terrasse d'un bar, je rencontre Cristiana et quelques-uns de ses amis. Ils sont joyeux, souriants, pleins d'énergie et semblent affronter le Chemin avec une sérénité que je considère surnaturelle après des semaines de tendinites et de négociations quotidiennes avec mes genoux. Cristiana dirige une école de yoga et a organisé plusieurs séances pour son groupe tout au long du parcours.

J'avoue que cette idée me fascine et me fait réfléchir. Dans mon imagination, le pèlerinage médiéval incluait de la pluie, de la boue, des prières, du pain dur et quelques crises existentielles occasionnelles. Je n'avais jamais envisagé la possibilité de pratiquer la posture du guerrier entre deux flèches jaunes ou la salutation au soleil avec vue sur les collines de Galice. Pendant que je lutte quotidiennement contre mes ischiojambiers et contre les lois de la gravité, eux semblent évoluer dans une dimension nettement plus avancée d'équilibre physique et spirituel.

Après une courte pause, j'arrive à Palas de Rei, à soixante-sept kilomètres de Saint-Jacques. Pour la première fois, la fin du parcours semble réellement proche. Et ça me fait une sensation bizarre. Parce qu'après plusieurs semaines de marche, le Chemin devient la normalité et l'idée qu'il puisse s'achever paraît absurde.

C'est là que je retrouve Fabio, un ami que je n'avais pas vu depuis quinze ans. Arrivé quelques jours plus tôt à Bilbao, il a décidé de parcourir une partie du Chemin en bus, à cause d'une douleur à la hanche. Nous restons ensemble à peine deux heures, mais deux heures intenses. Nous parlons énormément et nous nous remémorons plusieurs épisodes de nos vies. Et, au fond de moi, je ressens la douce mélancolie des moments brefs mais authentiques. Puis nous nous quittons, lui vers son auberge, moi vers la mienne, avec la promesse de nous revoir le lendemain.



Laurent et son âne Abies directement de Lourdes :
inséparables !

Mercredi 20 mai : Saint-Jacques ne va pas s'enfuir!

J'ai froid et, à cinq heures du matin, les premières lumières blanches et rouges des terribles lampes frontales des pèlerins matinaux éclairent la chambre comme une descente de la police scientifique. À chaque faisceau lumineux reçu en pleine face au cœur de la nuit, j'ai l'impression d'être soupçonné d'un grave crime international, alors que mon seul délit est d'occuper un lit près de la porte des toilettes.

Je suis convaincu qu'il existe une catégorie particulière de pèlerins persuadés que le Chemin est aussi une compétition clandestine pour déterminer qui réussira à partir avant l'aube. Moi, du fond de mon drap de sac, je les observe avec l'expression d'un ancien combattant et une seule question existentielle : « Mais où allez-vous comme ça ? Il ne fait même pas chaud et Saint-Jacques ne va pas s'enfuir ! »

Je quitte finalement l'auberge et prends mon petit-déjeuner dans ce silence mental caractéristique des premières heures du jour, quand le cerveau n'a pas encore décidé s'il compte collaborer ou non. Puis je reprends la route vers Saint-Jacques.

Je cherche une place à Arzúa, mais tout est complet. Dans les cent derniers kilomètres, le Chemin change complètement d'atmosphère : de nouveaux pèlerins arrivent, des étudiants, des groupes organisés, des gens incroyablement frais qui sentent encore le gel douche et l'optimisme.

Des classes entières d'écoliers espagnols se joignent aux marcheurs. C'est beau de voir ces jeunes rire, chanter, se taquiner et marcher ensemble. Certains courent devant, d'autres traînent leur sac à dos comme un traumatisme familial. Ils m'attendrissent. Et m'inspirent aussi un peu de jalousie. Ils ont cette énergie adolescente qui permet de parcourir trente kilomètres, d'avaler un sandwich douteux et de récupérer complètement en six minutes. Chez moi, toute pause nécessite une évaluation technique préalable pour déterminer si je pourrai me relever sans assistance mécanique.

Je traverse rapidement Arzúa et je poursuis ma route, parce que je ne trouve une place pour la nuit que quarante kilomètres plus loin, à Salcedo. Encore de magnifiques forêts, des sentiers en pente douce, des eucalyptus, cette Galice humide et verdoyante qui

semble respirer lentement au même rythme que les pèlerins.

J'arrive suffisamment tôt pour revoir Fabio, mon ami « pèlerin-bus », comme je le surnomme affectueusement. Encore une heure seulement ensemble, mais une heure pleine d'émotion.

Nous mangeons rapidement, puis Fabio prend le bus pour Saint-Jacques avant de poursuivre vers Madrid. Nous nous quittons avec cette drôle de simplicité du Chemin, où même les adieux les plus sincères restent légers. Personne ne fait de grandes scènes. On sait que le voyage continue quoi qu'il arrive, simplement sur des routes différentes.

Je retourne à l'auberge épuisé, avec un degré de fatigue tel qu'enlever mes chaussures exige la même concentration mentale qu'une opération chirurgicale délicate. J'entre dans la chambre. Tout le monde dort déjà. Silence absolu. Trois corps immobiles, des sacs à dos éparpillés et cette odeur caractéristique mêlant pieds, pommades et rédemption spirituelle.

Étant arrivé le dernier, je dois une fois de plus grimper sur la couchette du haut sans réveiller personne. Après avoir subi cette épreuve plusieurs fois au cours du Chemin, je me déplace à présent avec la prudence d'un cambrioleur professionnel dans un musée doté d'alarmes.

Finalement, je réussis à monter. Et là, je découvre une couverture chaude, moelleuse, parfaite. À cet instant précis, j'éprouve un bonheur absolu et je me dis sérieusement que les grandes philosophies occidentales ont sous-estimé le pouvoir émotionnel d'une bonne couverture après quarante kilomètres de marche. Je m'endors comme un ange. Un ange très fatigué, avec les genoux en ruine, mais un ange quand même.

Jeudi 21 mai – Première partie : l'Europe est née en pèlerinage à Compostelle

Je me réveille de bonne heure, mais les occupants de ma chambre ont déjà disparu. Dissouts. Évaporés dans la nuit comme des ninjas pèlerins équipés de bâtons de marche et d'insomnie chronique. Pendant quelques secondes, je savoure le silence absolu de l'auberge vide. Bizarrement, après des semaines de ronfleurs en série, de sacs plastiques bruyants et de lampes frontales allumées au beau milieu de la nuit, le chaos finit presque par me manquer. Presque.

Je me rase soigneusement la barbe laissée à l'abandon ces derniers jours. Il faut se présenter convenablement à Saint-Jacques. On n'arrive pas tous les jours au terme d'un pèlerinage long, éprouvant mais gratifiant, au moins pour l'esprit.

Aujourd'hui, l'atmosphère est différente. Dans les rues, tout le monde paraît plus léger, plus ému, presque électrique. Certains parlent sans arrêt, d'autres marchent en silence comme pour prolonger mentalement les dernières heures de cette vie suspendue.

En chemin, je marche avec une pèlerine qui a déjà parcouru le Chemin portugais et qui arrive maintenant du Primitif. Elle me raconte les montées, la pluie, la fatigue, les rencontres. Et tandis que je l'écoute, j'ai la certitude silencieuse que je ferai d'autres chemins. Beaucoup d'autres. Car Saint-Jacques crée une forme de dépendance très particulière. Ce qui manque ensuite, ce n'est pas seulement la marche, c'est la simplicité qui caractérise et gouverne le Chemin. Le fait que chaque jour l'objectif est limpide : avancer et atteindre l'étape suivante.

J'arrive à quatre kilomètres de la cathédrale. Et je me surprends à faire exactement le contraire de ce que j'avais imaginé. Au lieu d'accélérer, je ralentis. Je m'arrête plusieurs fois. Je regarde le ciel. J'observe les gens. J'allonge inutilement les pauses. Je crains que le Chemin ne s'achève pour de bon et qu'avec lui disparaisse cette simplicité à laquelle je me suis si vite habitué.

Et après ? Qu'est-ce qui se passe quand on retourne à la vie normale après des semaines où tout était si essentiel ? Quand les problèmes reprennent la forme de mails, d'horaires, de réunions, de notifications,

d'embouteillages, de responsabilités à gérer et d'attentes à satisfaire ? Sur le Chemin, il suffit de peu : un lit, une douche chaude, quelqu'un avec qui partager une bière ou un morceau de pain.

Je poursuis lentement. Ici aussi, les enfants me saluent au passage :

— « ¡*Buen Camino, peregrino!* »

Et chaque fois, cette simplicité accompagnée de grands sourires me touche. Des personnes qui ne vous connaissent pas, que vous ne reverrez probablement jamais, et qui pourtant vous encouragent sincèrement. Comme si le simple fait de marcher méritait le respect.

Soudain, le long de la Rua de San Pedro, à l'entrée de la ville, j'aperçois une phrase gravée dans la pierre, en plusieurs langues : « L'Europe est née en pèlerinage à Compostelle. » Je m'arrête net. Je la relis une deuxième fois. Puis une troisième. Incroyable ! Après des centaines de kilomètres parcourus à pied, cette phrase me touche plus que bien des monuments. À cet instant, je réalise combien le Chemin n'est pas seulement un itinéraire religieux ou spirituel, mais l'une

des premières grandes expériences véritablement européennes de l'histoire.

Pendant des siècles, des hommes et des femmes ont traversé le continent pour arriver jusqu'ici : Italiens, Français, Allemands, Belges, Néerlandais, Anglais, Portugais, Polonais et bien d'autres encore. Ils marchaient ensemble sans parler la même langue. Ils dormaient dans les mêmes refuges. Ils mangeaient aux mêmes tables. Ils affrontaient les mêmes peurs, la même fatigue et le même froid. Bien avant l'euro et Schengen, il existait déjà ce peuple de pèlerins bénéficiant d'un statut particulier qui lui permettait de franchir librement les frontières, les cultures et les différences, avec le sentiment d'appartenir à la communauté plus vaste de la chrétienté catholique universelle.

Je ne sais pas si les pères fondateurs de l'Union européenne — Robert Schuman, Jean Monnet ou Altiero Spinelli — ont un jour parcouru le Chemin. Mais je suis convaincu que l'Europe qu'ils imaginaient ressemblait beaucoup à l'atmosphère qui se respire ici.

Le chemin de Saint-Jacques m'apparaît comme l'expression la plus européenne qu'il m'ait été donné de voir.

Moi, qui travaille depuis des années au sein des institutions européennes, en lisant cette phrase sous le ciel de Galice, je ressens une forme d'émotion professionnelle. Après tant d'années passées au milieu de directives, règlements et réunions parfois interminables, l'idée d'Europe me paraît à nouveau simple, concrète et profondément humaine. Un groupe d'inconnus qui continue obstinément à avancer dans la même direction malgré les différences, la fatigue et les difficultés. Et, à bien y réfléchir, c'est déjà presque un miracle.



« L'Europe est née en pèlerinage à Compostelle »

Jeudi 21 mai – Deuxième partie : j'ai simplement marché

Et tout à coup, la voilà, la Cathédrale. Majestueuse. Et moi, évidemment, je fonds en larmes. Je le savais. Je le savais parfaitement. Pendant des semaines, j'ai imaginé cet instant. Mais la réalité est infiniment plus puissante que n'importe quelle imagination.

Je reste immobile au milieu de la place. Autour de moi, des pèlerins rient et pleurent en même temps, s'embrassent, se prennent en photo. Certains s'assoient par terre en silence et contemplent la façade comme s'ils voulaient l'imprimer à jamais dans leur mémoire.

J'essaie de prendre une photo. Mes mains tremblent sous l'effet de l'émotion. J'en prends une. Puis une autre. Puis je baisse mon téléphone. Je comprends qu'aucune image ne pourra raconter ce que je ressens. J'ai envie de prendre dans mes bras tous les pèlerins sur la place. J'y suis arrivé. Et j'ai du mal à y croire.

Je pense aux presque huit cents kilomètres parcourus, aux montées interminables, aux aurores, aux visages

qui ont accompagné ce voyage. J'écoute ma respiration et je savoure cette sensation merveilleuse et rarissime d'être exactement là où j'ai envie d'être.

Quand j'arrive à l'hôtel, la jeune femme de la réception me regarde avec la bienveillance tranquille de ceux qui voient des pèlerins pleurer tous les jours et trouvent parfaitement normal qu'un homme en sueur, avec un sac à dos, s'émeuve devant une église. Je reçois la clé de ma chambre. J'entre. Je me laisse tomber sur le lit. Et j'y reste quelques minutes sans rien faire.

Puis j'envoie une photo de la cathédrale à ma famille et à mes amis. Peu après, je reçois un appel de la maison. Ils sont tous heureux pour moi. Nous parlons du Chemin, de l'arrivée, des kilomètres parcourus. À un moment donné, mon fils me dit pour la première fois :

— « Papa, nous sommes fiers de toi. »

Je sens ma gorge se nouer. J'essaie de répondre naturellement. Je n'y arrive pas. L'émotion me submerge et je me remets à pleurer. Parce qu'à cet

instant précis, je réalise que le Chemin m'a donné bien plus que je n'espérais.

Puis arrivent les messages, les félicitations. Tout ça me paraît excessif. Au fond, je n'ai pas escaladé une montagne, ni traversé un océan. Je n'ai accompli aucun exploit extraordinaire. J'ai simplement fait ce que les êtres humains font depuis des milliers d'années. J'ai simplement marché. Un pas après l'autre. Et c'est là le vrai secret du Chemin. Il vous rappelle que presque tout dans la vie s'obtient ainsi. Sans grands gestes héroïques, en mettant un pied devant l'autre, même quand on est fatigué et qu'on ne sait plus très bien pourquoi on continue.

Je regarde enfin mon visage dans le miroir. Je suis plus fatigué. Plus mince. Plus bronzé. Mais surtout, mon regard a changé. Il est plus calme.

J'apprends que le Bureau des pèlerins est déjà fermé à cette heure-là. Alors je décide de sortir dîner et découvrir cette ville qui, depuis des siècles, attire des hommes et des femmes venus du monde entier. Et c'est précisément ce qui la rend unique.



Cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle : la voilà !

Vendredi 22 mai : le dernier tampon et la messe du pèlerin

Je vais au Bureau des Pèlerins de bon matin, parce que je veux récupérer mon certificat : la fameuse *Compostela*. Il y a déjà beaucoup de pèlerins dans la file d'attente, mais on avance rapidement. Quand mon tour arrive, je m'approche du guichet avec mon carnet serré entre les mains. Il est usé, écorné, gonflé de tampons. Un peu comme moi.

De l'autre côté du guichet se trouve un bénévole japonais. Il a un air concentré quand il prend mon document et commence à le feuilleter avec attention. Il ne se contente pas d'un regard distrait. Il examine réellement chaque tampon, l'un après l'autre : Saint-Jean-Pied-de-Port – Roncevaux – Pampelune – Burgos – León – O Cebreiro – Saint-Jacques.

Je le regarde vérifier les dates et les cachets et je revis tout le voyage en un éclair. Chaque tampon renferme une journée de marche, un effort, une rencontre, un orage, un éclat de rire partagé, une montée maudite. Finalement, il acquiesce lentement et appose le dernier tampon. Puis il me sourit et me félicite d'être parti de

Saint-Jean-Pied-de-Port et d'avoir accompli l'intégralité du parcours.

Il imprime ensuite la *Compostela* en espagnol et en latin. Il prend les certificats et, au lieu de me les donner simplement comme le font ses collègues, il se lève, il s'incline légèrement et me les tend avec les deux mains, comme s'il ne remettait pas deux feuilles de papier, mais quelque chose de beaucoup plus précieux. Le geste ne dure que quelques secondes et, à ce moment, je comprends que le Chemin est réellement terminé.

Toutes les émotions que j'avais retenues disciplinées pendant des semaines, comme les pèlerins marchant en file sur le sentier, décident d'affluer toutes en même temps. Les larmes continuent de couler. À cause de la fatigue accumulée, de la joie, de la gratitude. Je pleure pour ce Michele qui était parti près d'un mois plus tôt de Saint-Jean-Pied-de-Port, plein de doutes. Et pour celui qui se trouve maintenant ici, devant la cathédrale de Saint-Jacques, avec quelques kilos en moins, quelques douleurs en plus et un regard plus profond sur le monde.

Le bénévole japonais continue de me sourire avec discrétion. Des scènes comme celle-ci, il en voit tous les jours. Ou peut-être il sait que lorsqu'un pèlerin pleure devant sa *Compostela*, il ne célèbre pas seulement une arrivée. Il dit aussi adieu à une partie de lui-même qui restera pour toujours sur le Chemin.

La *Compostela* encore serrée entre mes mains, je quitte le Bureau des Pèlerins et me dirige vers la cathédrale. La messe du pèlerin va bientôt commencer. Et pourtant, je ne vais plus à la messe depuis longtemps. Non par hostilité, mais plutôt à cause de cette étrange maladie moderne qui consiste à toujours remettre à plus tard ce qui n'est pas urgent, jusqu'à ce que passent des mois, parfois des années. Je souris en pensant que, pour me ramener à la messe, le Seigneur a dû me faire traverser à pied près de huit cents kilomètres d'Espagne. Il existait probablement des méthodes plus simples.

J'entre dans la cathédrale et je m'assieds. Le *Botafumeiro*, imposant, suspendu dans le vide comme un gigantesque pendule arrêté dans le temps, domine la nef par sa seule présence. Depuis des siècles, il accueille les millions de pèlerins arrivés à Saint-Jacques

après des semaines ou des mois de marche. Autour de moi, des personnes venues des quatre coins du monde, des langues différentes, des âges différents, des histoires différentes, mais nous sommes tous là pour la même raison. Nous sommes arrivés. Et je me reconnais un peu en chacun d'eux.

Je repense à Saint-Jean-Pied-de-Port, aux Pyrénées, aux auberges, aux conversations sur les sentiers, à toutes ces personnes rencontrées et restées dans mon cœur. Je ne saurais dire si le Chemin a fait de moi une meilleure personne. Je suppose que ma femme exigerait des preuves supplémentaires, si on lui posait la question.

En tout cas, une certitude s'est imposée dans mon esprit et dans mon âme. Assis dans cette cathédrale, je me sens profondément reconnaissant. Je serais incapable de dire exactement envers qui ou envers quoi. Si Dieu, la vie, le hasard, ou toutes ces coïncidences qui m'ont permis d'être là, à cet instant précis.

Je pense simplement à toutes les personnes que j'aime, à la santé qui me permet encore de marcher, et à

l'infinité de circonstances chanceuses que je considère trop souvent comme escomptées. Et je comprends enfin combien tout ceci est loin d'être acquis.

Épilogue – Le retour

Quand je suis arrivé à Saint-Jacques, je pensais que le plus difficile était derrière moi. Je me trompais. La partie la plus compliquée du Chemin, c'est de revenir à la vie de tous les jours et de se réhabituer à un monde qui défile à toute vitesse, après avoir découvert qu'on peut atteindre presque n'importe quel objectif en marchant lentement.

Pendant des semaines, j'ai vécu avec très peu de choses : un sac à dos, deux changes, un lit trouvé à la dernière minute. Et ce défi quotidien qui consistait à atteindre le village suivant sans sacrifier définitivement mes pieds, mes genoux ou ma respectabilité.

Les premiers jours après mon retour, je continue à me réveiller tôt, comme si je devais reprendre la route d'un moment à l'autre. Le bruit des bâtons sur le sentier me manque, tout comme la fatigue physique extrême qui me faisait m'endormir en trois secondes, sans penser à l'avenir, aux factures, aux réunions, aux notifications.

Et d'un seul coup tout recommence à s'emballer. Le téléphone vibre. Les mails se multiplient d'heure en heure comme des organismes génétiquement modifiés. Il est question d'urgences qui, après la traversée du nord de l'Espagne à pied, n'ont pas plus l'importance qu'un débat sur la couleur des rideaux du salon.

Pendant quelques jours, je me sens en décalage. Je vais au supermarché et il me paraît gigantesque. J'ouvre mon armoire et je me demande à quoi servent autant de pantalons, de chemises et de cravates après avoir vécu un mois avec un sac à dos qui pesait à peine plus de six kilos. Je me surprends à regarder avec nostalgie un chemin de terre par la fenêtre de la voiture. Pendant des semaines, mon univers a été peuplé de flèches jaunes, de chaussures poussiéreuses, d'aubes silencieuses et de gens rencontrés par hasard. À présent, tout est plus confortable, mais aussi un peu plus compliqué.

Pourtant, quelque chose a changé. Pas de manière spectaculaire, comme dans les films ou les livres de spiritualité. Je n'ai pas atteint l'illumination et je n'ai pas non plus commencé à méditer à l'aube. Au contraire, le premier matin à la maison, j'ai fait le tour

des pièces pour éteindre les lumières laissées allumées par mes enfants et mon ordinateur a buggé au moment d'envoyer mon mail, comme d'habitude. Comme si je n'étais jamais parti.

Je continue à m'inquiéter, à perdre patience pour des raisons souvent insignifiantes et à me tourmenter pour des problèmes qui n'existent que dans ma tête. Simplement, j'ai compris que la plupart du temps la vie ressemble beaucoup plus au Chemin qu'on ne l'imagine. Nous ne contrôlons pas tout. Nous ne pouvons pas prévoir chaque obstacle. Pourtant, nous rencontrons des personnes qui nous aident sans nous connaître. Nous affrontons des montées qui paraissent impossibles. Et nous découvrons presque toujours que nous avons plus de force que nous le croyions.

Bien sûr, restent les responsabilités, les personnes que nous aimons et qui vieillissent, les inquiétudes, les peurs, les décisions à prendre et celles que nous continuons à laisser en suspens. Certaines, d'ailleurs, je continue à les remettre à plus tard avec un talent remarquable. Mais le Chemin m'a rappelé qu'on peut affronter presque n'importe quelle épreuve avec l'état d'esprit nécessaire pour attaquer huit cents kilomètres

à pied : sans avoir toutes les réponses, sans se presser, en continuant à avancer, un pas après l'autre. Et c'est déjà beaucoup.

Remerciements et vœux

Merci à tous ceux qui ont consacré du temps et de l'attention à la lecture et à la révision de ce journal.

Un remerciement particulier à Durante Rapacciuolo, pour la patience et la générosité avec lesquelles il a lu et relu le manuscrit, l'accompagnant jusqu'à sa version définitive. Un immense merci à Grazia Rapacciuolo, qui a donné une voix française à ces pages, avec patience, sensibilité et une attention précieuse à leur esprit et à leur humour. Et merci aux personnes qui m'aiment, pour leur amour et leur soutien qui ne m'ont jamais fait défaut.

À quiconque ouvrira ce livre je souhaite de trouver, tôt ou tard, le courage de prendre la route pour réaliser un rêve mis de côté depuis longtemps. Pas nécessairement jusqu'à Santiago. Il suffit d'un premier pas.

Bruxelles, 1 septembre 2026

Michele Colucci

